

François Rastier

Sexe, race et sciences sociales¹

Cache-toi de chronos, du cosmos, de l'éros, de la race, du virus.
Joseph Brodsky, 1970, trad. André Markowicz.

Résumé. — À partir de publications récentes et de projets de recherche en cours, cette étude souhaite évaluer les attendus scientifiques des concepts de « genre » et de « race » au sein des recherches postcoloniales et plus généralement des sciences sociales. En France, elles sont financées et soutenues notamment par le CNRS et l'Agence Nationale pour la Recherche. Faut-il chercher à caractériser le prétendu retard français en la matière ? Au-delà même des questions académiques, la question des standards scientifiques s'impose, dès lors que les revendications idéologiques font fi de la complexité des objets de recherche, des principes méthodologiques, sans même évoquer les normes du discours rationnel.

Mots-clés. — Genre, sexe, race, sciences sociales, études postcoloniales.

1. Le soutien des tutelles

Un tournant copernicien. — Dans un récent plaidoyer en faveur des études décoloniales comme paradigme polyvalent des sciences sociales, la philosophe Magali Bessone en fait un « tournant copernicien » : « Racialisation, discrimination systémique, privilège blanc, stigmatisation raciale, parmi d'autres, sont des concepts et des ressources épistémiques précieuses pour décrire des expériences sociales, les partager, les interpréter, les évaluer, et peut-être transformer le monde où elles ont cours »². Ces catégories racialisantes ou raciales (comme *blanc*) scellent l'unité indissociable de la révolution scientifique et de la révolution politique : « Ce à quoi on assiste, et qui provoque la panique morale des puissants, peut se comprendre, c'est l'hypothèse faite ici, à la fois comme une révolution scientifique et comme une révolution politique, parce que les deux sont indissociables dans les sciences humaines et sociales. » (*ibid.*). Toute autre perspective sera donc d'emblée scientifiquement périmée et contre-révolutionnaire, car l'auteur conclut : « le monde d'après est déjà là : les monstres, et leurs derniers gémissements,

¹ Première parution dans *Non-fiction*, en ligne, en quatre parties, les 26.10.20, 29.10.20, 2.11.20, 5.11.20. La présente version a été corrigée et complétée.

² Voir : « Antiracisme : la guerre des facts n'aura pas lieu », *AOC*, 7 septembre 2020.

disparaissent avec le clair-obscur » (*ibid.*).

Dans les mythes héroïques, un monstre vaincu ne peut que gémir et ne saurait formuler d'objections. Je me bornerai donc ici à quelques observations, car « le monde d'après est déjà là », et depuis une vingtaine d'années on dénombre en France un gros millier de thèses relevant des études postcoloniales, ce qui montre que les tutelles ne ménagent pas leur soutien, contrairement à ce qu'affirme Magali Bessone³.

Enfin, de quelle révolution scientifique et politique s'agit-il ? La question reste légitime, car les régimes tyranniques n'ont pas manqué de raciaiser la question sociale, du nazisme au fascisme et à la Révolution Nationale jadis, jusqu'à la Chine et à la Birmanie d'aujourd'hui.

Une publication à succès. — Fin 2018 paraissait aux éditions de la Découverte un ouvrage collectif intitulé *Sexe, race et colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, sous la direction de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Tharaud, Dominic Thomas. De grand format, il se présentait comme un livre d'art pour table basse. Sur fond noir, imitant des néons blancs des sex-shops, les mots du titre frappaient par leurs tailles respectives, le mot SEXE s'étalant en lettres capitales de huit centimètres. Ce mot-clé résumait l'argument majeur et annonçait le millier d'illustrations, pornographiques pour une bonne part. La présentation des auteurs justifiait cela ainsi : « ce livre s'attache à une histoire complexe et taboue. Une histoire dont les traces sont toujours visibles de nos jours, dans les enjeux postcoloniaux, les questions migratoires ou le métissage des identités. C'est le récit d'une fascination et d'une violence multiforme. »

Après la promotion de l'ouvrage dans *Libération*, sous le titre « Le viol colonial », une « militante antiraciste » s'inquiéta dans une tribune : « Si ces photographies sont traitées comme n'importe quelle image d'illustration, par les auteurs comme par les journalistes, c'est que ceux-ci n'ont pas compris ce qu'elles étaient » et engageait au refus de « perpétuer la diffusion à grande échelle des images de l'exploitation sexuelle » (*Libération*, 30 septembre 2018). Daniel Schneidermann vit là « un beau livre de viols coloniaux », en concluant : « On vomit parce qu'on a cru ouvrir un livre d'histoire, et qu'on se retrouve en train de feuilleter un gros beau livre porno » (*Libération*, 7 octobre) ; André Gunthert parla d'une « esthétisation incongrue » (*Libération*, 10 octobre) ; et Florent Georgesco titra dans *Le Monde* : « Érotisme et colonialisme, le piège de la fascination ».

Les titres des chapitres ne démentent pas ces lectures, qu'il s'agisse de : « Érotisme colonial et goût de l'Autre » (p. 244-269), « Spectacles ethnographiques, pornographie exotique et propagande coloniale » (p. 272-301), « Fascinations et répulsions pour le corps noir » (p. 302-331) ; ou de « Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves » (p. 114-137), « Disposer des corps : contrôler, surveiller et punir » (p. 140-165), « Économie politique de la sexualité coloniale et raciale » (p. 166-191), « Violences sexuelles au temps des décolonisations » (p. 362-391) et « Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale » (p. 450-477).

Pour un point de vue racaliste, la question du métissage reste évidemment lancinante : traitée en termes raciaux : « De la désirabilité de l' "Autre" à la hantise du métissage » (p. 66-89), «

³ Voir : « On ne compte pas moins de 1108 thèses de doctorat s'inscrivant dans le champ des études postcoloniales, toutes disciplines confondues, soutenues ou en préparation depuis le début des années 2000. La montée de ce champ d'étude favorise une confusion entre le milieu universitaire et le militantisme politique », P-F. Mansour, « La question décoloniale et l'islamisme », in B. Rougier, dir., *Les territoires conquis de l'islamisme*, Paris, PUF, 2020, p. 72.

Hygiène coloniale, sexualité et métissage » (p. 218-243), « Sexualité, couple et mariages interraciaux dans le colonial tardif » (p. 332-361), « Métissage et Métis : sexualité, sociabilité et politique de l'identité » (p. 394-421).

L'érotisation de la violence, la fascination horrifiée du « métissage des identités », bref du mélange des races, rappelait à certains des propagandes racistes d'antan⁴. Pascal Blanchard leur répliqua dans *Les Inrocks* du 8 octobre que « l'histoire n'est pas une science morale » en précisant : « Ce n'est pas qu'un livre d'images. Nous jugeons ce travail indispensable pour déconstruire l'histoire de la domination, en particulier sexuelle. »

L'ouvrage était patronné par une association militante, l'Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine, l'ACHAC, fondée voici trente ans, dont Pascal Blanchard, premier coordinateur, est aussi le président.

Le CNRS prend le relai. — En 2019, une nouvelle édition refondue et augmentée reparut aux Éditions du CNRS, avec un nouvel avant-propos, du au président du CNRS lui-même, Antoine Petit. Elle diffère aussi de la précédente par le titre, l'ajout de plusieurs coordinateurs, la suppression des illustrations, l'ajout de plusieurs chapitres, pour s'intituler désormais : *Sexualité, identité & corps colonisés* (sous la direction de Gilles Boëtsch, Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sylvie Chalaye, Fanny Roblès, T. Denean Sharpley-Whiting, Jean-François Staszak, Christelle Taraud, Dominic Thomas et Naïma Yahy).

Dans le titre, *Sexe* devient *Sexualité*, plus abstrait, donc plus conforme à une ambition théorique ; *race* devient *identité*, ce qui décèle que l'identité reste définie au prisme de la race ; enfin, *colonies* devient *corps colonisés*, allusion à la biopolitique selon Foucault, pour qui l'oppression du Pouvoir s'exerce sans médiation sur la « vie nue ». En somme, le nouveau titre euphémise la crudité du précédent et se pare d'une abstraction jugée scientifique. La suppression des illustrations controversées contribue à faire changer le genre de l'ouvrage, du livre d'art à l'ouvrage collectif qui se présente comme un manifeste théorique.

Parmi les coordinateurs, Pascal Blanchard, simple chercheur associé, mais aussi journaliste et co-dirigeant d'une entreprise de communication, cède la première place à Gilles Boëtsch, ancien Président du Conseil scientifique du CNRS.

Dans son avant-propos, Antoine Petit épouse sans réserve les thèses développées dans l'ouvrage et emploie scrupuleusement le langage de ses commanditaires. S'il traite de la race, c'est avec une réserve apparente : « Bien que le concept de « race » n'ait pas de réalité biologique chez l'humain — ce n'est donc pas un objet scientifique pour ce champ disciplinaire — il a une réalité sociale et il va remplacer la hiérarchie de classe dans le monde colonial. » (p. 10). Retenons donc que la race n'a pas d'existence biologique (l'expression « ce champ disciplinaire » renvoie vraisemblablement à la biologie), mais que ce « construit socio-historique » reste par là un objet de science parfaitement légitime : « La "race" devient la nouvelle grille de lecture du monde sur laquelle s'intègre la grille du genre, et qui s'articule à la hiérarchie homme/femme » (p. 10, je souligne).

Cependant, sous couleur de déconstruire le racisme colonial, le discours décolonial en reconduit les catégories, en prétendant les récuser, mais en se contentant de les inverser. Ainsi, la race demeure objet du discours raciste dont Antoine Petit ne conteste aucunement la teneur : « L'étude des « races » [...] constitue le cœur de l'organisation de l'ordre sexuel colonial » (p. 10). Ainsi la colonisation est-elle associée à une domination sexuelle, évidemment masculine : « Dans

⁴ Par exemple, les métis de la Ruhr furent les premières victimes des nazis.

le cadre de sociétés très hétéronormées et androcentrées, la colonisation reste toutefois une entreprise matériellement et symboliquement masculine » (p. 9).

Les passages métaphoriques entre race et sexe, sans cesse récurrents dans l'ouvrage sont ainsi légitimés ; de même que le vocabulaire caractéristique de la mouvance décoloniale et déconstructrice : par exemple, *hétéronormé* ou *androcentré*, hasardeux composés gréco-latins, valent plutôt comme des signes de ralliement que comme des concepts, puisqu'ils ne sont définis que par leur valeur péjorative. Christelle Taraud confirme cette veine polémique : « La colonisation a d'abord été un acte de force. Cette domination virile qui s'exerce d'emblée établit une relation d'équivalence entre la conquête des territoires et la possession des femmes. L'objectif était d'envoyer un message clair aux hommes vaincus : "nous avons maintenant le pouvoir de nous installer dans le sexe et le ventre de 'vos' femmes" »⁵.

La circularité des renvois récurrents de la race au sexe et du sexe à la race permet des substitutions qui identifient toutes les formes d'oppression dans l'unité d'un Pouvoir incarné par le mâle blanc violeur. Cette circularité reste omniprésente dans les textes identitaires, en application générale d'un principe assimilateur qui rapporte toute différence à une identité postulée.

Alors que la pensée rationnelle distingue pour articuler, la pensée assimilative multiplie les renvois d'un domaine à l'autre, qu'elle procède par métaphores ou transforme des analogies en intersections pour constituer des totalités identitaires. Cela engage à approfondir le propos récent de Carlo Ginzburg : « la banalisation du fascisme est peut-être (je dis bien peut-être) le résultat inévitable de la répugnance éprouvée face aux différences spécifiques, et à leurs implications »⁶.

La caution et l'exemple programmatique. — La préface d'Antoine Petit commence par donner en exemple les recherches dont l'ouvrage recueille les résultats : « il s'agit d'un champ de recherche très prometteur » et « très interdisciplinaire » (p. 9). Elle se conclut ainsi : « La mise en partage de ces travaux, qui *doivent être lus par tous*, constituent [*sic*] un *document incontournable* de savoir sur des passés qui émeuvent, choquent et en tout cas interpellent » (p. 10 ; je souligne).

Après cette caution à valeur de directive (cf. « doivent ») d'une tutelle prestigieuse, l'introduction des directeurs d'ouvrage peut tenir un discours promotionnel ; par exemple, en moins de vingt lignes, les expressions laudatives se succèdent pour faire admirer l'ouvrage : « avantageusement », « lettres de noblesse », « important », « novatrices », « imposante » (p. 13). Il est ainsi présenté comme un manifeste.

L'ambiguïté redouble cependant quand les auteurs affirment que l'approche par l'intersectionnalité « permet de mieux appréhender les liens incontestables qui existent entre « race », nationalité, identité de genre et orientation, préférence et tendance sexuelle » (p. 13). Or ces liens restent illusoire, car ils sont postulés sans nulle démonstration.

⁵ « Les auteurs de *Sexe, race et colonies* reviennent sur les polémiques », *Les Inrocks*, 8 octobre 2018, en ligne : <https://www.lesinrocks.com/2018/10/08/medias-actualite/societe/les-auteurs-de-sexe-race-et-colonies-reviennent-sur-les-polemiques/>. Voici un échantillon de la réflexion théorique de Christelle Taraud : « Seul le sexe est un invariant du rapport prostitutionnel. Tout le reste – le statut, le prix de la passe, la manière de faire, le lieu de prostitution, les prestations complémentaires – est soumis, selon les contextes et les époques, à des modifications plus ou moins sensibles » (Christine Bard, Christelle Taraud, « ProstituéEs », *Clio*, n° 17, 2003, pp. 5-19 ; ici, p. 8).

⁶ « Une démocratie grégaire ? » traduit par Martin Rueff, 12 juillet 2020 En attendant Nadeau, en ligne : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/07/12/democratie-gregaire-ginzburg/>

D'une part, on ne sait si race est une notion citée, et mise alors entre guillemets, ou un concept opératoire mobilisé dans le discours théorique, si bien que les dix préfaciers précisent que ce terme est employé « parfois sans guillemets dans l'ouvrage, selon les pratiques d'écriture et les choix des auteur.e.s » (p. 13, note 4). Ainsi, tantôt la race entre guillemets est dénoncée dans le discours colonial, tantôt elle est mobilisée sans guillemets dans le discours décolonial. Cette incohérence assumée ne serait-elle pas l'indice d'un double langage ?

Enfin, quel est le lien entre race et nationalité dans un monde où aucun pays ne définit la nationalité par la race, avec ou sans guillemets ? Quel est le lien entre nationalité et identité de genre puisqu'en tout pays toutes les nuances sont représentées ? Pour les auteurs, le lien entre identité de genre, orientation, préférence et tendance sexuelle reste si incontestable qu'ils semblent renoncer à les différencier.

Ainsi, par son avant-propos comme par son introduction, ce manifeste entend prendre le leadership de programmes de recherche subventionnés, comme le projet *Global Race*, dont les attendus militants restent discrets dans les documents administratifs, mais le sont moins dans la vie politique, comme nous le verrons.

Antoine Petit n'est évidemment pas isolé, et d'autres décideurs, dans l'enseignement comme dans la culture, entendent favoriser activement le courant postcolonial. Ouvrant le 3 décembre 2019 au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) un colloque *Images, colonisation, domination sur les corps*, organisé par l'Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine (ACHAC), Olivier Faron, administrateur général du CNAM finit son discours par ces mots : « Rêver, à mes yeux, sur cette question, serait d'imaginer des chaires de *postcolonial studies* qui manquent beaucoup à notre pays »⁷.

La pornographie scientifique. — Les illustrations litigieuses auraient troublé la pureté théorique du manifeste, mais la pornographie n'a pas disparu, elle a migré dans des chapitres nouveaux notamment, « Sexe interracial sur le web » (p. 106-116) rédigé par Bernard Andrieu, qui a toute l'importance d'un produit d'appel, puisque l'ACHAC, codétentrice du copyright avec le CNRS, le propose en téléchargement sur son site.

Pour les lecteurs qui auraient suivi les recommandations d'Antoine Petit, les commentaires seraient inutiles ; les autres me sauront gré de ne pas détailler ce faufilage d'anecdotes issues de la presse américaine spécialisée dans le porno. L'auteur ne manifeste de distance critique qu'à l'égard des féministes qui osent s'inquiéter de la « pornification » : « La fausse opposition entre érotisme et pornographie entretient encore les moralistes post-féministes comme Sylviane Agacinski, Nancy Huston et Michela Marzano dans la critique de la pornification généralisée : la subjectivité est ainsi refusée aux acteurs et actrices comme aux spectateurs et spectatrices en raison de ce qui seraient l'instrumentalisation de l'autre corps et l'assujettissement sexuel ». Il reprend ainsi l'argument des groupes anti-abolitionnistes comme le Syndicat des travailleurs du sexe (STRASS), dont les arguments ultralibéraux d'allure libertaire ne semblent pas toujours désintéressés.

⁷ Cité par Amandine Hirou « Les obsédés de la race noyautent le CNRS », *L'Express*, 24 décembre 2019. Dans le même numéro, voir notamment la tribune de Laurent Bouvet, Nathalie Heinich, Isabelle de Mecquenem, Dominique Schnapper, Pierre-André Taguieff et Véronique Taquin, « Les bonimenteurs du postcolonial business en quête de respectabilité académique » ; cette tribune importante n'est pas seulement une réaction, elle contient une analyse qui a orienté en plusieurs endroits les réflexions qui suivent.

Retenons simplement la conclusion théorique de ce chapitre : « Ce mélangisme Blanc/Noir, homo/hétéro, masculin/féminin, plus que l'échangisme, s'inscrit dans l'expérience même de l'utilisation de tous les orifices durant l'acte sexuel. Être doublement ou triplement pénétré simultanément ou alternativement, démultiplie les sentiments d'appartenance et d'abandon corporel. La perte de contrôle est augmentée par l'hybridation simultanée du corps. La posture (Sujet/Objet), le genre (Homme/Femme), la position (Positif/Négatif), font varier les modes relationnels, les rapports à soi et les possibilités d'être avec les autres » (p. 116).

Avec ses figures obligées, ce laborieux exercice à trous, formulé dans le langage d'une vague phénoménologie, entend retenir le lecteur par des figures de participation, et se poursuit ainsi : « Si le sujet cherche à devenir autre que lui-même, l'expérience sexuelle doit-elle être privilégiée pour l'hybridation identitaire ? La confusion entre identité sexuelle et identité personnelle peut nous aveugler sur l'hybride sexuel car le queer et le genre s'inscrivent dans des renversements interracialisés, parfois complets, de postures, de positions et de rôles. En hétérosexualisant les homosexuel le s, ou en homosexualisant les hétérosexuel le s, le risque est de perdre la variation identitaire de l'hybride qui peut tout à la fois être métis se, homo, bi, trans, hétéro selon la situation performative » (p. 116).

Cette casuistique fonctionne en multipliant ses propres catégories. Délignée de toute considération économique et éthique, la critique de la pornographie se réduit à supposer une violence contre la fluidité du genre, quand elle en vient « hétérosexualiser » les « homosexuel le s », ou « homosexualiser » les « hétérosexuel le s ».

Cette mémorable contribution à la science, dont la lecture est intimée par le Président du CNRS, laisse cependant ouvertes quelques interrogations. Elles touchent la méthode à tout le moins évasive, l'argumentation dont tient lieu un étalage énumératif de catégories peu définies qui fonctionnent comme des signes de reconnaissance plutôt que des concepts⁸, les équivoques terminologiques, comme celle qui affecte *performative*, renvoyant aussi bien à la « performance » des acteurs, qu'à la performativité, notion de philosophie du langage que Judith Butler, à la suite de Jean Baudrillard, a empruntée à John Austin. La déconstruction revendiquée des « imaginaires coloniaux » semble appeler une telle phraséologie convenue.

Pour certaines idéologies, les relations sexuelles interracialisées font l'objet d'une fascination horrifiée, puisqu'elles conduisent à abâtardir les races, selon les racistes biologisants – ou à affaiblir les communautés identitaires, pour les racistes sociologisants. Pour y parer, les lois de Nuremberg les ont proscrites ; plus près de nous, l'idéologue décoloniale Houria Bouteldja proscrit les mariages intercommunautaires dans *Les Blancs, les Juifs et nous* (Paris, Lignes, 2016) et rappelle favorablement : « Dans les années trente, des militantes communistes noires de la section de Harlem demandent d'interdire les mariages interracialisés à l'intérieur du Parti »⁹.

Le soutien du CNRS au courant décolonial ne date pas d'hier et couronne une évolution continue, dont témoignent maints projets de recherches, thèses, séminaires et colloques, comme la journée d'études *Défaire l'Empire au CNRS : Féminismes et critiques postcoloniales*¹⁰, tenue 29 juin

⁸ Même Bambi, figure tutélaire, artiste travesti puis transgenre chez Madame Arthur, avoue s'y perdre avec « tant de degrés et de théories qui n'en finissent pas. *Ce n'est tout de même pas une science exacte...* » (*La Folle Histoire des travestis*, documentaire de Jérôme Bermyn et Guillaume Auda, présenté par Léa Salamé. Avec Didier Bourdon, Gérard Lefort, Erik Orsenna, Bambi, Olivier Py, 2019, 90 mn. ; je souligne).

⁹ « Race, classe et genre : une nouvelle divinité à trois têtes » (14 décembre 2015) en ligne : <http://indigenes-republique.fr/race-classe-et-genre-une-nouvelle-divinite-a-trois-tetes-2/>

¹⁰ Elle s'est tenue 29 juin 2015 ; le lecteur intéressé par le procès des « féministes blanches » et la

2015. Le lecteur intéressé par le procès des « féministes blanches » et la condamnation du « racisme structurel » de l'État français pourra en visionner les actes¹¹.

Ils attestent du clivage racial qui s'est installé et théorisé, avec l'appui des tutelles. Il affecte la Recherche comme l'Université, où des mastères comprennent des enseignements « Genre, race et classe » (Paris I). Certaines descriptions de chaire sont particulièrement éclairantes, comme aux Beaux-Arts : « Le *queer*, comme point de départ d'un positionnement artistique, politique et théorique, trouble les dualités et les oppositions binaires. Il permet de mettre en évidence la violence du régime politique de l'hétérosexualité et son articulation avec les oppressions de genre, de race et de classe »¹².

condamnation du « racisme structurel » de l'État français pourra en visionner les actes (<https://www.youtube.com/watch?v=e1RjhJJQDF0>). Voir aussi en novembre 2018 le « workshop stratégique » organisé pour les étudiantes de l'Université de Rennes II par le collectif Déconstruire, intitulé *Survivre au racisme des Lumières* et animé par une entrepreneuse privée. Le média en ligne de France TV en reprend obligeamment le contenu « racaliste » : <https://twitter.com/francetvslash/status/1250015946959253505>

¹¹ Voir <https://www.youtube.com/watch?v=e1RjhJJQDF0>.

¹² <https://www.beauxartsparis.fr/fr/chaire/chaire-troubles-dissidences-et-esthetiques>

2. Histoires de la colonisation et du racisme

*C'est près du feu, en biver, qu'allongé sur un lit moelleux,
le ventre bien garni, en buvant du vin doux,
en mangeant de temps à autre des pois chiches,
il faut se poser cette question : « À quelle race appartiens-tu ? »*
Xénophane de Colophon, fr. 22.

*Athènes a fait que le nom de Grecs ne semble plus
désigner le peuple, mais la culture, et qu'on appelle Grecs
plutôt ceux qui partagent notre culture
que ceux qui ont la même origine que nous.*
Isocrate, *Panégérique*, 50.

Interrogations des historiens. — La première section de cette étude analysait un ouvrage collectif paru aux Éditions du CNRS, et préfacé par son Président : *Sexualité, identité & corps colonisés*. L'ouvrage fait une large place aux rapports sexuels interraciaux. En quoi par exemple la pornographie interraciale américaine actuelle, qui fait l'objet d'un chapitre majeur, éclairerait-elle la colonisation européenne depuis cinq siècles ? Cela semble acquis pour les auteurs de *Sexualité, identité & corps colonisés*.

Cependant, de longue date, des historiens spécialistes de la colonisation ont critiqué les simplifications des théoriciens décoloniaux. Notamment, ils gardent le silence sur l'histoire de l'esclavage, de l'Antiquité à nos jours, pour ne retenir que l'esclavage occidental à l'époque coloniale. Leur silence s'étend aux mouvements abolitionnistes, qui ont pourtant remporté le succès, et même à la Guerre de Sécession, pourtant remportée par les abolitionnistes¹³.

Enfin, le même silence s'étend à l'esclavage moderne, toujours présent dans des pays islamistes comme la Mauritanie ou l'Arabie Saoudite. Pour ce qui concerne la colonisation, les colonisations non occidentales, ottomane, japonaise, chinoise notamment, sont si rarement évoquées qu'un critère racial implicite semble à l'œuvre dans la définition même de l'objet d'étude : il n'y aurait de véritable colonisateur que blanc, donc les blancs seraient par essence colonisateurs.

Il ne s'agit pas seulement ici de différences d'appréciation : en 2006, le Conseil représentatif des associations noires de France (CRAN) a mené campagne pour faire interdire le livre d'Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négriers. Essai d'histoire globale* (Paris, Gallimard, 2004) qui avait le mérite de synthétiser des recherches reconnues et des faits établis, mais s'écartait du paradigme racialisé. Les attaques contre cet auteur, dont la suspension pour « révisionnisme » fut exigée, ne sont pas restées isolées, et en 2020 l'historienne Virginie Chaillou-Atrous dénoncée notamment

¹³ Le 22 mai 2020, jour anniversaire l'abolition de l'esclavage, des militants décoloniaux ont détruit des statues de Victor Schœlcher à Fort-de-France, alors même qu'il fut le promoteur du décret d'abolition en 1848 ; puis ce fut le tour de la Guadeloupe et de la Guyane. Sa couleur l'avait-elle condamné ?

par le même CRAN, pour « néocolonialisme », au motif que cette « femme blanche », et pire encore « nantaise », avait obtenu un poste universitaire à l'Université de La Réunion pour y enseigner l'histoire de l'esclavage¹⁴.

Des historiens importants ont de longue date soulevé des objections touchant les biais de l'histoire décoloniale. Prenons l'exemple d'Olivier Le Cour Grandmaison, auteur du chapitre « Hygiène coloniale, sexualité et métissage » dans *Sexualité, identité & corps colonisés*. Son ouvrage *Coloniser, Exterminer* fut l'objet de critiques vigoureuses. Pour Emmanuelle Saada, cet ouvrage « s'ancre dans un refus de l'histoire » et « néglige les dynamiques historiques, uniformise les longues et complexes relations entre la France et l'Algérie »¹⁵. Les historiens Gilbert Meynier et Pierre Vidal-Naquet lui ont aussi consacré dans *Esprit*¹⁶ un long article où ils fustigent ses infractions à la méthode historique, relevant chez l'auteur une propension à ne retenir « de ses lectures que ce qui conforte ses thèses et nourrit ses stéréotypes. » : « À le lire, on ne peut s'empêcher de poser la question : un sottisier peut-il tenir lieu d'œuvre de réflexion et de synthèse historique ?... Assimiler peu ou prou le système colonial à une anticipation du III^e Reich, voire à un "précédent inquiétant" d'Auschwitz, est une entreprise idéologique frauduleuse. »

Le Cour Grandmaison publia aussi *De l'indigénat. Anatomie d'un « monstre » juridique : le droit colonial en Algérie et dans l'empire français*. Selon l'historienne Isabelle Merle, dans cet ouvrage le « caractère expéditif » de l'analyse passe « sous silence les contradictions, contestations, tensions qui caractérisaient aussi ce régime colonial » et empêche de voir les caractéristiques de la « gestion républicaine des populations colonisées [qui] se caractérise précisément par une tentative de normalisation de l'usage de la force »¹⁷.

Les objections des historiens n'ont pas reçu de réponses relevant du débat scientifique. Ainsi, après la publication de *La Fracture coloniale*, un collectif dirigé par Nicolas Bancel et Pascal Blanchard (ensuite premiers directeurs de *Sexe, race et colonies*), Daniel Lefeuvre publia à l'automne 2006 *Pour en finir avec la repentance coloniale*. Bancel et Blanchard publièrent une réponse¹⁸, sans pour autant contredire les arguments de Lefeuvre, mais en l'accusant d'être politisé et en se contentant de citer Catherine Coquery-Vidrovitch (auteur également très critique à l'égard de Pétré-Grenouilleau) : « ce que prouve ce pamphlet, c'est l'inculture de son auteur concernant la colonialité »¹⁹. Depuis, les militants décoloniaux éludent de fait le débat historique.

¹⁴ Elle a dû renoncer à son poste, mais a porté plainte pour diffamation. Pétré-Grenouilleau est également nantais et à ce titre suspecté d'être complice des traites. Il avait eu le tort d'étudier non seulement la traite occidentale, mais la traite orientale, de l'Afrique vers l'Orient, sans oublier l'esclavage en Afrique même, et de relever que la traite occidentale a compté pour un quart environ de l'ensemble. Cela était connu depuis les travaux de l'historien africain Dia Kité. Pétré-Grenouilleau rappelait : « La traite n'est pas une histoire en noir et blanc » (cf. Antoine de Baecque « Il s'est fait traiter », *Libération*, 15 mars 2006).

¹⁵ Emmanuelle Saada, « Coloniser, exterminer : sur la guerre et l'État colonial », *Critique internationale*, 2006/3 (n° 32), p. 211-216, ici p. 215.

¹⁶ Gilbert Meynier, Pierre Vidal-Naquet, « Coloniser, Exterminer : de vérités bonnes à dire à l'art de la simplification idéologique », *Esprit*, décembre 2005, repris sur le site *Études coloniales*.

¹⁷ Compte rendu par Isabelle Merle dans *Genèses*, 2012/1 (n° 86).

¹⁸ *Mouvements*, n° 51, septembre-octobre 2007, p. 46-47.

¹⁹ Jean-Pierre Chrétien, spécialiste de l'Afrique des Grands Lacs, l'anthropologue Jean Copans, et le politiste Romain Bertrand analysèrent ce silence sur le fond dans « Pour en finir avec la repentance coloniale : l'aphasie des idéologues de la fracture », dans *Études coloniales*, en ligne, 26 janvier 2008, <http://etudescoloniales.canalblog.com/archives/2008/01/26/7703296.html>

Intersectionnalité providentielle. — Les mêmes axiomes idéologiques s'appliquent à la race et au sexe, selon la théorie de l'intersectionnalité qui pose que les mêmes discriminations s'appliquent en même temps, et pour les mêmes raisons. Ainsi l'historienne Aurélie Michel, auteur d'*Un monde en nègre et blanc. Enquête historique sur l'ordre racial* (Paris, Le Seuil, Points, 2020) affirme : « Historiquement, le procédé raciste qui consiste à justifier l'esclavage par le biologique, au début du XIX^e, est contemporain des lois sur l'état civil qui conditionnent la domination sexiste. De la même manière que les Noirs sont devenus naturellement nègres à cette époque, les femmes sont devenues biologiquement femmes par l'inscription du sexe social à la naissance, la mise en place des règles de la filiation, de la paternité et du mariage ». Négligeant que le début du XIX^e est aussi, dans toute l'Europe, celui des grands mouvements abolitionnistes, en Angleterre tout d'abord, l'auteur fait l'impasse, comme la plupart des essayistes décoloniaux, sur les Lumières, la prise de position des Encyclopédistes, l'action de la Société des amis des Noirs, et l'abolition de l'esclavage votée par les révolutionnaires en 1794. Le XIX^e est le siècle des abolitions, même par les colonisateurs, qui promouvaient d'autres formes d'exploitation. À la fin du siècle, ils ferment de grands marchés aux esclaves : ce fut le cas par exemple de celui de Tunis par le Protectorat français, ou celui de Khiva par le régime tsariste en 1873, celui de Kano par les Britanniques en 1900.

Mais quel rapport entre race et sexe ? Pour justifier la confusion entre race et sexe, il fallait bien une concomitance, appelée par la théorie de l'intersectionnalité, comme si un même complot fomentait le racisme et le sexisme. Le monde historique n'est pas si simple qu'on puisse le décrire « en nègre et blanc », au prix de confusions entre colonialisme et esclavagisme, et même entre sexisme et racisme. Sauf à promouvoir la conception radicalement foucauldienne de la Domination qui s'exercerait sans partage et partout, par de mystérieuses concomitances qui justifient la théorie de l'intersectionnalité.

On ne sait pourquoi l'inscription du sexe social à la naissance ferait devenir les femmes « biologiquement femmes » : ne l'étaient-elles pas avant cette inscription ? Ou dans sa toute-puissance l'état-civil nous « crée homme et femme » à l'instar de l'Éternel dans la Genèse ? L'inscription du sexe à la naissance remonte à la création des états antiques, et les lois sur la filiation et l'alliance ne sont pas moins des innovations de Napoléon, que celles d'Hammourabi (voir les § 127-193 de son Code). Bref, notre historienne a raison d'évoquer le XIX^e siècle, où naquit Hammourabi, mais avant l'ère chrétienne.

Le retour du racisme scientifique. — Prenons à présent quelque recul historique à l'égard du racisme scientifique. Alors qu'au long du XIX^e siècle, l'anthropologie physique s'était évertuée à catégoriser des races par toutes sortes de mesures, en crâniométrie notamment, en raison des variabilités individuelles, elle vit ses hypothèses infirmées et connut une crise, si bien qu'en 1891, Paul Topinard, pourtant successeur de Broca, tenant des mesures crâniennes, pouvait affirmer « la race n'existe pas »²⁰. De nos jours, en 2019, Éric Fassin intitule un article-manifeste *La race, cela existe*. Que s'est-il donc passé ?

²⁰ « La race n'existe pas dans l'espèce humaine [...] Elle est le produit de notre imagination [...] Les hommes semblent ne présenter que des variations individuelles » (*L'Homme dans la nature*, Paris, Bibliothèque scientifique internationale, p. 4 et 39). En 1922, Felix von Luschan, dans *Völker, Rassen, Sprache. Anthropologische Betrachtungen* (Berlin, Welt-Verlag), résumait : « Toutes les tentatives pour découper l'humanité en groupes artificiels en se fondant sur la couleur de la peau, la longueur ou la largeur du crâne

À la fin du XIX^e siècle, le darwinisme social prit le relais de l'anthropologie physique, pour réintroduire les inégalités psychiques, là où les inégalités anatomiques se révélaient évasives²¹. Francis Galton publiait dès 1869 *Hereditary Genius*, puis élaborait une théorie de l'eugénisme ; et son disciple Karl Pearson, titulaire de la chaire d'eugénisme à l'University College de Londres, adoptait les théories du quotient intellectuel dues à Alfred Binet puis Wilhelm Stern.

Cependant, les inégalités psychiques entre individus n'excluaient pas les différences de mentalités entre groupes sociaux. Les mentalités purent même primer dans la définition des races : ainsi Hitler, pouvait-il déclarer que les Juifs sont une « race mentale » (*geistige Rasse*), dans un propos du 13 février 1945 recueilli par Martin Bormann. Il voyait même là une preuve de la supériorité de l'esprit sur la matière.

Aussi, loin de s'opposer au racisme biologique, le racisme idéologique peut-il en devenir le complément, voire le couronnement idéal. Par exemple, Martin Heidegger, en qualité de recteur, demanda avec succès la création d'une chaire d'hygiène raciale ; mais il méprisait toutefois la biologie trop bourgeoise à ses yeux : la mentalité des Juifs, leur « tenace habileté à compter », leur « prédisposition à la criminalité planétaire » l'emportait évidemment sur les critères trop incertains du racisme biologique.

À chaque identité raciale correspondrait ainsi une mentalité qui prime sur tout critère biologique, devenu secondaire. Il suffira aux idéologues décoloniaux de réaffirmer l'existence de races mentales (et non biologiques) pour prétendre qu'ils ne sont pas racistes, puisqu'ils inversent explicitement les hiérarchies coloniales de jadis. Ainsi le sociologue Éric Fassin écrit-il : « Dire de personnes qu'elles sont "blanches" (ou "non-blanches"), ce n'est donc nullement revenir à la race biologique. Au contraire, c'est les caractériser, non par leur couleur de peau, mais par leur position sociale. Ainsi, quand on étudie la "blanchité", l'abstraction du concept protège d'une vision substantialiste ("les Blancs") »²².

Or la « blanchité » résulte précisément de la substantification de l'adjectif *blanc* et a pour fonction de l'essentialiser : c'est donc un pur fantasme substantialiste, malgré la dénégation de l'auteur. La formule *position sociale* semble certes conférer une caution « de gauche » à l'inégalité. Comme en outre une dénégation temporaire affecte la race biologique, elle peut se métamorphoser et se politiser en « race sociale » : un blanc miséreux sera un dominant, un non-blanc richissime sera un dominé.

On reconnaît là la théorie du *privilege blanc*, formulée en 1989 par Peggy McIntosh dans un article jugé pionnier : « White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack » (Privilege blanc : vider le sac à dos invisible)²³. Elle découvrirait ceci : « Comme personne blanche, j'ai réalisé qu'on m'avait dit que le racisme était quelque chose qui désavantageait d'autres personnes, mais on m'avait enseigné aussi à ne pas voir un de ses corollaires, le privilege blanc, qui me procure un avantage. Je crois qu'on enseigne avec soin aux Blanc.he.s à ne pas reconnaître le privilege blanc, tout comme on enseigne aux hommes à ne pas reconnaître le privilege masculin » (p. 1).

ou le type des cheveux, etc., se sont totalement fourvoyées » (p. 1). Voir à présent Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014, ch. 4.

²¹ Le racisme biologique allait retrouver une vigueur scientifique avec la génomique, dans ses versions classiques, aujourd'hui controuvées, qui privilégiaient le déterminisme génétique sans tenir compte de l'épigénèse.

²² Éric Fassin, *Le mot race — Cela existe*, 1, AOC, 2019.

²³ Wellesley College Center for Research on Women, Working Paper 189, extrait de *White Privilege and Male Privilege: A Personal Account of Coming To See Correspondences through Work in Women's Studies* (1988).

L’auteure, héritière fortunée, pourrait bien avoir voulu oublier et faire oublier ses privilèges économiques en les transposant en privilèges raciaux. N’importe, les *Whiteness Studies* s’ensuivirent et l’une de ses théoriciennes majeures, Robin DiAngelo résume : « Le racisme a deux fonctions principales : l’oppression des racisé-e-s [*people of color*], oppression que la plupart des gens reconnaissent, mais aussi l’élévation simultanée des Blancs. *Vous ne pouvez pas tenir un groupe vers le bas sans élever l’autre vers le haut.* Donc, quand je pense à la blancheur, je pense à ces aspects du racisme qui élèvent spécifiquement les Blancs » (je souligne)²⁴. Il est clair que la notion même de droits humains fondamentaux est éludée par cette vision manichéenne.

Éric Fassin conclut donc à bon droit : « L’approche critique de la race, qui caractérise aujourd’hui ce champ d’études au sein des sciences sociales, est ainsi la *figure inversée* du racisme scientifique. C’est d’ailleurs pourquoi elle connaît un écho important dans les milieux militants d’un antiracisme qui se revendique ”politique” » (*op. cit.*, je souligne). Hélas, la *figure inversée* du racisme scientifique reste un racisme à prétention scientifique qui renverse simplement la hiérarchie des races, en passant de la race biologique à la race mentale.

Race et sexe, même combat. — Dans le même article cité plus haut, « Race, cela existe », Éric Fassin applique la même méthode au sexe : « Le sexe est une catégorie du savoir (et non de la réalité elle-même). D’ailleurs, inscrit dans l’état civil, n’est-il pas institué par l’État ? Celui-ci a le pouvoir de le redéfinir en reconnaissant d’un côté la possibilité du changement de sexe, de l’autre l’existence de personnes intersexuées, soit deux manières de remettre en cause l’évidence d’un ordre binaire réputé ”naturel” ».

Par le biais d’une confusion entre deux acceptions du mot *état*, voilà que l’état-civil fait de l’État l’instaurateur des sexes²⁵. Se réclamant d’un constructivisme si radical qu’il en devient magique, ce genre de propos permet de nier l’existence des sexes, pourtant amplement documentée dans les règnes animal et végétal, pour en faire une catégorie politique au demeurant fantomatique, en raison de confusions constantes entre sexe biologique et sexe « ressenti » sinon fantasmé²⁶.

Dans la pensée décoloniale, le monde humain se divise sans reste en deux catégories, les racisés et les racistes. Comme les racistes sont blancs, mais non les « racisés », l’antiracisme se résume à dénoncer le privilège blanc, l’oppression blanche, etc. Bien entendu, il ne saurait exister de racisme anti-blanc, puisque les racistes sont blancs. Ainsi, pour conclure une invitation engageante à une rencontre non mixte, un groupe féministe radical, spirituellement baptisé *Mente de chiennes*, précisait : « Aucun propos ou comportement raciste, classiste, islamophobe, putophobe, transphobe, agiste, validiste, psychophobe, spéciste, grossophobe, homophobe ne sera toléré. Le sexisme anti-homme comme le racisme anti blanc-he-s n’existent pas »²⁷. Le lien

²⁴ « Comment la blancheur perpétue le racisme ? Entretien avec Robin DiAngelo », *Etat d’Exception*, 10 avril 2016. On aura reconnu au passage la transposition d’un passage évangélique (*Luc*, 1, 46-56) repris dans le Magnificat sous le nom de Cantique de la Vierge : « Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles » (*Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*). De tels schèmes religieux, réinterprétés en termes racialisés, ne sont pas rares dans cette littérature.

²⁵ À ce compte, le certificat de décès et l’arrêt de mort se confondraient.

²⁶ Si bien par exemple qu’une chirurgie pour modifier l’appareil génital d’un transsexuel sera désignée par la formule « réassignation de genre » (et non de sexe). Pour un développement, voir au besoin l’auteur, « Vestiges de l’amour et mystiques du genre », *Mézetulle*, en ligne : <https://www.mezetulle.fr/vestiges-de-lamour-et-mystiques-du-genre-par-francois-rastier/>

²⁷ « Manifest féministe non mixte », en ligne : (<https://nantes.indymedia.org/events/50773>).

entre ces deux phrases laisse entendre que le sexisme anti-homme comme le racisme anti blanche-s seront donc tolérés, pour autant qu'ils existent. La négation de leur existence accompagne la violence, fût-elle verbale, et la justifie par avance, qu'il s'agisse de sexisme (anti-homme) ou de racisme (anti-blanc).

Les activistes négligent cependant que la race n'a pas d'existence scientifique, à la différence du sexe, puisque dans l'idéalisme militant devenu solipsisme performatif, il suffirait de déclarer un sexe ou une race pour les faire exister. Ainsi, pour Éric Fassin comme pour Aurélia Michel, la race comme le sexe sont imposés par l'ordre blanc et patriarcal — car seuls les mâles blancs, c'est bien connu, s'opposent à l'émancipation des femmes. Enfin, la confusion entre sexisme et racisme laisse à supposer que les femmes et les hommes appartiennent à deux races différentes, si bien que la guerre des sexes et celles des races, même quand elles emploient des tactiques diverses, ne connaissent pas de distinction stratégique.

3. Enjeux managériaux et politiques

Management, inégalités et divisions identitaires. — Depuis les années 1880, le darwinisme social a assumé la fonction idéologique de justifier les inégalités et les discriminations. Or, le jour anniversaire des 80 ans du CNRS, son Président Antoine Petit déclarait : « Il faut une loi ambitieuse, inégalitaire - oui, inégalitaire, une loi *vertueuse et darwinienne*, qui encourage les scientifiques, équipes, laboratoires, établissements les plus performants à l'échelle internationale, une loi qui mobilise les énergies » (*Les Échos*, 26 novembre 2019, je souligne)²⁸.

Le darwinisme social justifie « l'excellence », garante de la « performance » au nom de laquelle les dirigeants d'entreprise se gratifient de revenus de plus en plus exorbitants. Les tutelles de la recherche publique se sont emparées, on le voit, de ces catégories²⁹. À l'échelle internationale, de manière croissante depuis une trentaine d'années, l'idéologie managériale a transformé la recherche scientifique et la conception même des sciences. Privés de financements publics suffisants et garantis, les laboratoires sont sommés de se transformer en bureaux d'études, de chasser le contrat, de déposer des brevets, etc. Leur contrôle social est assuré par la multiplication des *reportings*, la bibliométrie quantitative, les évaluations récurrentes par des commissions d'experts souvent ignorants du domaine³⁰. Ces procédures introduisent des inégalités exorbitantes entre disciplines et entre chercheurs. Que faire par exemple d'un sanscritiste ? Il ne dépose pas de brevet, reste sous les radars bibliométriques, pour lesquels au demeurant, Raoult l'emporte largement sur Einstein³¹. On justifie les inégalités de prestige (et de salaire) par la théorie de l'excellence.

Suspectées de distance critique à l'égard de l'idéologie managériale, les sciences sociales sont engagées à se « naturaliser » en devenant le supplément d'âme des sciences cognitives ou bien de se tourner vers le sociétal, de la communication (réseaux sociaux, commentaires des médias) à la sociologie de la consommation et des segments commerciaux.

En somme, deux stratégies d'emprise se complètent, celle des groupes sectaires, militants du genre ou de la race, et celle des appareils bureaucratiques. Par exemple, l'écriture dite inclusive est maintenant recommandée voire imposée par des universités, laboratoires, écoles d'ingénieurs, car elle s'accorde pleinement avec l'idéologie managériale. Elle prolonge à sa manière les tableaux Excel et autres formatages. Il ne s'agit nullement de convaincre, mais simplement d'imposer et de s'imposer. Les tenants d'une langue de bois se moquent du contenu de ses formules du moment

²⁸ Dans son allocution officielle en présence du Président de la République, il reformulait ce vœu : « Nous avons besoin d'une grande loi de programmation pluriannuelle de la recherche, une loi ambitieuse, inégalitaire, ou différenciante — s'il faut faire dans le politiquement correct —, vertueuse et darwinienne ». Deux mille chercheurs répondirent dans une tribune : « Le darwinisme social appliqué à la recherche est une absurdité », (*Le Monde*, 6 décembre 2019, https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/12/06/le-darwinisme-social-applique-a-la-recherche-est-une-absurdite_6021868_3232.html).

²⁹ Voir au besoin l'auteur, *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale*, Paris, PUF, 2013.

³⁰ Rappelons que les découvertes scientifiques donnent tort aux experts et ne résultent pas des appels d'offres qu'ils rédigent.

³¹ Voir Yves Gingras et Mahdi Khelifaoui, Einstein vaut-il la moitié du Dr Raoult ? Pour en finir avec « l'indice h » ; en ligne : <https://theconversation.com/einstein-vaut-il-la-moitie-du-dr-raoult-pour-en-finir-avec-lindice-h-141169>

qu'elles sont employées, de gré ou de force, peu importe : ce ne sont pas des signes mais des signaux, pas des pensées mais des marques attendues de soumission.

Aux États-Unis, au sein des « humanités », les sciences sociales ont été peu à peu remplacées par les « études culturelles » ou *Cultural studies*, chacune correspondant à un segment de clientèle (juifs pour *Holocaust studies*, femmes pour *Women studies*, etc.), ou à un thème vendeur (*Porn studies*). Les universités doivent en effet attirer une clientèle aisée par des thèmes qui s'accordent à la civilisation des loisirs et au narcissisme de masse.

Se plaçant dans la concurrence internationale, des institutions françaises entendent, semble-t-il, rivaliser sur ce terrain, et les militants décoloniaux ne manquent pas de souligner un prétendu retard de la France sur les études de genre et de race, comme on le voit dans l'introduction à *Sexualités, identités et corps colonisés*. Cette concurrence idéologique et économique justifie l'intervention des tutelles, dont témoignent exemplairement l'avant-propos d'Antoine Petit à cet ouvrage, comme ses déclarations imprégnées de néo-darwinisme managérial.

Pour l'idéologie managériale, telle qu'elle a été élaborée par les grandes entreprises et les *think tanks* qu'elles financent, les *Cultural studies* sont intéressantes à plus d'un titre. Elles font oublier les inégalités économiques soulignant des différences de race ou de genre, tout en divisant les personnels par des rivalités artificielles ; elles épuisent leurs représentant dans des débats casuistiques, et orientent leurs revendications dans un sens anecdotique (comme l'installation de toilettes spécifiques pour les transgenres).

Elles définissent aussi des segments de clientèle : par exemple, Pascal Blanchard, premier directeur de l'ouvrage *Sexe race et colonies* a publié dans *La revue des marques* « Vous avez dit communication ethnique » (2007, n° 58). Il codirige une agence de communication *Les Bâtisseurs de mémoire (Conseil, communication, histoire)* qui assure « promouvoir le passé historique, publicitaire et patrimonial des grandes marques »³². On comprend que des firmes comme Saint-James, industriel du rhum, l'Oréal, qui commercialise des gammes de produits de beauté ethniques, ou encore Thalès, marchand d'armes très présent dans le tiers-monde, soient sensibles à un visa décolonial.

Au-delà des postes académiques, un secteur économique décolonial est en train de se créer, avec ses *community managers*, ses animateurs, ses influenceurs, ses grands frères, voire ses grandes sœurs. Par exemple, les militantes américaines Saira Rao et Regina Jackson organisent sous le label *Race to dinner*, des sortes de dîners de repentance à 2.500 dollars en précisant, sur un ton avenant : « Les femmes blanches, nous allons parler de la façon dont vous êtes complices du suprématisme blanc et de l'oppression des femmes racisées. Notre but est de révéler ce que les femmes racisées ont toujours su, votre privilège blanc, votre pouvoir, votre contrôle et votre complicité ». Dans le *Toronto Star*, la journaliste Shree Paradkar a justifié ce modèle économique, car « éduquer les gens sur la manière dont ils sont des instruments d'oppression ne devrait pas être gratuit ». La culpabilisation a ainsi ouvert le secteur de la rééducation idéologique et par exemple les DRH des grandes firmes américaines rivalisent à prix d'or pour que Robin DiAngelo vienne convaincre leurs employés de leurs privilèges raciaux inconscients.

L'ordre économique n'est en rien mis en cause, il est même défendu. Par exemple, Bernard Andrieu, dans son chapitre analysé plus haut sur la pornographie interracial objecte aux critiques féministes de la pornographie : « L'image pornographique, première industrie de consommation,

³² Elle a pour clients, entre autres : Cointreau, Orangina, Montblanc, Ofivalmo, Guerlain, Le Printemps, L'Oréal Corporate, Saint James, Kraft Food France, Ricard, Hennessy, Airbus, Thomson CSF-Thales, Pernod, Euro RSCG, CGG Veritas, Mount Gay Rum, Louis XIII-Rémy Martin, La Vache qui rit, Piper-Heidsieck & Charles Heidsieck, Saudi Aramco, Metaxa.

n'était pas elle-même déjà un récit, une structure, une idéologie régulatrice des rapports sociaux ? » (*loc. cit.*).

On ne s'étonnera pas que l'idéologie décoloniale et identitaire nord-américaine soit devenue un des instruments du *soft power* « de gauche ». Des fondations généreuses attribuent volontiers des bourses d'études aux chercheurs pour le former au *Community management* ; par exemple, le sociologue Éric Fassin a profité d'une formation *Young Leaders* organisé par la *French-American Foundation*.

La plupart des militants décoloniaux actuellement en vue, de Norman Ajari à Maboula Soumahouro et Rokhaya Diallo, de même que des activistes LGBT comme Alice Coffin, élue parisienne, ont d'ailleurs bénéficié de bourses et séjours d'études aux USA pour être formés au discours identitaire et au *community management*. Cette générosité pourrait bien être un moyen classique du *soft power*. Élaborée dans les universités américaines, la casuistique de race et de genre multiplie les notions (intersectionnalité, blanchité, queer, privilège blanc, etc.), et son discours qui se présente comme une grille exclusive d'interprétation du social et appelle un éthos de la victimisation généralisée comme de la dénonciation publique. Certains auteurs, comme Mark Lilla, ont évoqué un maccarthysme de gauche, mais ce propos appelle des nuances : si aux USA les contradictions raciales avaient prospéré, le maccarthysme au temps de la Guerre froide les a fait passer au second plan, car son principe directeur restait la lutte contre le communisme, étendue d'ailleurs à toute la gauche. La comparaison ne peut donc viser que les méthodes de dénonciation et d'intimidation et leur impact sur la culture.

D'autre part, il reste douteux qu'un tel maccarthysme soit « de gauche ». Quand par exemple Bouteldja récuse la « gauche blanche », elle n'évoque aucune gauche non-blanche, mais condamne la gauche en tant qu'elle est blanche. De fait les convergences ne manquent pas, et par exemple Norman Ajari dénonce à présent Joe Biden et Barack Obama pendant la campagne de Trump, qui s'appuie largement sur les divisions raciales. Dans un jeu classique de miroir, les déterminismes raciaux et sexuels restent aux USA partagés par l'extrême droite et par cette extrême gauche identitaire : revendiqué par les uns, le privilège blanc et mâle est dénoncé par les autres. Décoloniaux et suprématistes blancs tiennent ainsi des propos symétriques sur la race blanche : qu'ils la prisent ou l'abominent, ils sont convaincus de son existence et de sa vocation immémoriale à dominer le monde. Entre *apartheid* et réunions « non-mixtes » (sans blancs), la symétrie n'est pas exclue ; et l'on se souvient qu'en 2017, Bret Weinstein, professeur de biologie, avait dû démissionner du college d'Evergreen (Washington) pour avoir protesté contre le « *day off* », journée où les blancs comme lui étaient interdits sur le campus.

L'idéologie raciale et sexiste « de gauche » reste un puissant facteur de division, aussi bien au sein des grandes entreprises, notamment les GAFAM, qui ne cessent de lui donner des gages pour l'instrumentaliser en leur sein, qu'au plan politique, où elle a conduit à l'émiettement de la gauche, puisqu'elle a permis de remplacer les contradictions de classe par des conflits de races et/ou de sexes. Cela convient parfaitement aux managers qui accroissent leur contrôle social par le biais des conseillers à la diversité (de genre et de race) chargés d'alimenter les divisions, mais aussi aux régimes politiques conservateurs : de Trump à Poutine et de Orban à Erdogan, l'idéologie du « genre », par son inconsistance agressive, reste un épouvantail providentiel.

On en vient à douter du propos politique des études décoloniales et plus généralement de la déconstruction qui en constitue le fondement théorique, depuis que Derrida a dénoncé la

« colonialité essentielle » de la culture³³. Elles constituent un puissant moyen de liquider non seulement le marxisme, qui n'est plus un adversaire d'importance, mais l'héritage des Lumières, puisque la rationalité s'oppose encore au règne de la post-vérité, et que les droits humains (récusés au nom de la lutte contre l'universalisme blanc) restent honnis par les tyrannies.

Dans un article récent, le philosophe progressiste Gabriel Rockhill citait un rapport de 1985 de la CIA récemment déclassifié : « Selon l'agence du renseignement elle-même, souligne-t-il, la théorie française postmarxiste [le rapport évoque surtout Michel Foucault] a directement contribué au programme culturel de la CIA d'entraîner avec douceur la gauche vers la droite, tout en discréditant l'anti-impérialisme et l'anticapitalisme, nourrissant ainsi un environnement intellectuel dans lequel ses projets impérialistes pourraient être poursuivis sans l'obstacle d'un examen critique sérieux mené par l'élite intellectuelle »³⁴.

La CIA n'a pas de monopole et les hackers liés au FSB et au GRU n'ont pas manqué, avant même l'élection de Trump, d'essayer de susciter, parfois avec succès, des manifestations antiracistes. Pluraliste à sa manière, la chaîne Russia Today met en vedette des activistes comme Rokhaya Diallo ou Alice Coffin.

D'autres agendas : de la politique à la théologie politique. — Au début du XX^e siècle, le recul relatif du racisme biologique favorisa l'essor d'un racisme des mentalités collectives (ou « racisme mental ») qui vint en renfort et en complément, voire en substitut, jusqu'à appuyer une forme d'eugénisme³⁵.

La fusion du racisme biologique et du racisme psychique permit la formation du racisme politique, qui allait plus loin que l'établissement de hiérarchies, puisqu'il fonda des programmes de gouvernement sur la guerre des races, dont les lois de Nuremberg ne furent que le prodrome.

Héritières d'un certain tiers-mondisme, les théories politiques de la race ont à présent inversé la hiérarchie des races mais conservé le principe polémique, et même guerrier, comme on le verra pour ce qui concerne l'attitude des chercheurs décoloniaux à l'égard du djihadisme.

Du racisme d'État. — Achille Mbembe, célèbre philosophe déconstructeur, avait préfacé le collectif *Sexe, race et colonies* qui se plaçait ainsi sous son autorité. Dans sa réédition augmentée sous le titre *Sexualités, identités et corps colonisés*, il s'effaça obligeamment devant le Président du CNRS, Antoine Petit, sa préface devenant un chapitre sobrement intitulé « L'homme blanc' aux prises avec ses démons », p. 393-400. De longue date compagnon de route de l'ACHAC, Mbembe est connu pour son livre *Politiques de l'inimitié*³⁶, où il adapte à l'idéologie décoloniale la théorie du pouvoir de Carl Schmitt, juriste nazi connu pour avoir été le *Kronjurist* de Hitler et fondé la notion même de souveraineté sur l'État d'exception (et non bien sûr sur l'état de droit). Ce livre radicalise et met à jour l'ouvrage de Derrida intitulé *Politiques de l'amitié*, également consacré à Carl Schmitt.

³³ Voir *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1995, p. 69.

³⁴ « The CIA Reads French Theory: On the Intellectual Labor of Dismantling the Cultural Left », *Philosophical Salon*, février 2017, en ligne : <https://thephilosophicalsalon.com/the-cia-reads-french-theory-on-the-intellectual-labor-of-dismantling-the-cultural-left/> (28 février 2017). Le rapport de la CIA est en ligne sur son site officiel (cia.gov) : « France : Defection of the Leftist Intellectuals », sous la cote EUR-85-10199.

³⁵ Par exemple, William Shockley, prix Nobel, fondateur et premier donateur à la banque de sperme des génies, proposa la stérilisation des QI inférieurs.

³⁶ Paris, Éditions de la Découverte, 2016.

On sait que Schmitt, idéologue nazi conséquent, était un fanatique antisémite. Or, en avril 2020, des représentants des autorités allemandes et des éditorialistes ont critiqué les parallèles analogiques établis par Mbembe entre Israël, l'Allemagne hitlérienne et le régime d'apartheid en Afrique du Sud. Ces analogies relativisent l'extermination des Juifs, rejoignant les thèses révisionnistes d'Ernst Nolte et justifient les attentats suicides³⁷.

Dans les milieux tiers-mondistes de jadis, Schmitt s'était taillé un succès d'estime par sa *Théorie du partisan* : l'Occident était l'ennemi commun, si bien que Schmitt est devenu à présent une référence pour tous les radicalismes, de l'utragauche de Giorgio Agamben au populisme de Chantal Mouffe, jusqu'au décolonialisme de Ramon Grosfoguel. Un autre ouvrage, *La notion du politique*, s'appuyant sur une épître contestée de saint Paul aux Thessaloniens, fondait la politique sur la division entre l'Ennemi et Nous, qui justifiait une conception totalitaire et identitaire de l'État.

À partir de Schmitt, Mbembe théorise la « guerre des identités »³⁸, et « la planétarisation de l'apartheid » (p. 168), si bien que « l'humanité dans son ensemble » est, dit Mbembe, « pareille à un masque mortuaire – quelque chose, un reste, tout sauf une figure, un visage et un corps parfaitement reconnaissables, en cette ère de grouillement, de prolifération et de greffe de tout sur presque tout » (*ibid.*), et dès lors « l'humanisme serait un mythe qui ne veut pas dire son nom » (p. 145).

Appliquée à la politique, cette conception postule un racisme d'État : quand le président Macron reçut à l'Élysée plusieurs centaines de représentants de la « diaspora africaine » Mbembe explique l'absence regrettable des intellectuels décoloniaux (dont la sienne) : « Ils risquent de remettre publiquement en cause les trois piliers de la politique française — le militarisme, le mercantilisme et le paternalisme mâtiné, comme toujours, de racisme »³⁹.

Il revient donc aux intellectuels décoloniaux de mettre à bas la suprématie blanche : Ainsi Patrick Simon, directeur de recherche au CNRS, co-responsable du projet *Global Race*, financé par l'Agence Nationale pour la Recherche, déclare-t-il, en dialogue avec la députée LFI Danièle Obono, soutien fidèle de Tariq Ramadan : « Face à la suprématie blanche, voilà ce qu'on propose »⁴⁰.

L'islamisme décolonial. — Naguère, le site islamique *Oumma.com* citait un propos de Pascal Blanchard sur « ce CNRS et cette université publique qui ne laissent pas sa place à l'étude de la culture coloniale et postcoloniale »⁴¹. Quelque temps après, Pascal Blanchard et Nicolas Bancel déclaraient : « La grande peur de ce début de siècle s'est installée. Ce sera l'Islam. Dans cette perspective, une cohérence politique émerge. L'ennemi intérieur (les descendants de migrants « musulmans » en France) et l'ennemi extérieur (les djihadistes) ne sont plus qu'un aux yeux de l'opinion, des médias et des politiques. Comme avec les Communistes dans les années 30, ce rejet global d'un ennemi commun soude une partie de la nation. Il donne sens à une politique

³⁷ Voir notamment Jürgen Kaube, « Alles in einem Topf », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 20 04 20. Cet auteur s'interroge sur des formules comme « les Juifs ont payé le prix » ... de quoi, au fait ?

³⁸ Voir Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Dominic Thomas, *Vers la guerre des identités ? De la fracture coloniale à la révolution ultra-nationale*, La Découverte, 2016.

³⁹ « Invité Afrique - "Diasporas africaines" à l'Élysée : "Un coup de com du président français" » [archive], sur *RFI*, 12 juillet 2019 (consulté le 16 juillet 2019).

⁴⁰ Patrick Simon, prestation au QG Décolonial, #3, en ligne, 48^e minute : <https://www.youtube.com/watch?v=QI3UJ8CnMoM>

⁴¹ Sylvain Laurens, Postcolonial Business (1) *Agone*, 18 mai 2010 (en ligne : <http://blog.agone.org/post/2010/05/18/Postcolonial-Business-1#pnote-517668-8>).

identitaire et aux engagements de la politique internationale de la France, tout en puisant dans le passé colonial une cohérence discursive »⁴². Cette déclaration ne pouvait pas déplaire à l'Aramco, prestigieux client saoudien de la société de communication que codirige Blanchard.

À présent, l'idée s'est répandue que l'islam est devenu le principal « décolonisateur » mondial, thèse formulée par exemple par Ramon Grosfoguel. Précisons sa provenance. La chute de l'Émirat de Grenade a eu lieu la même année, 1492, que la découverte de l'Amérique par Colomb qui ouvrit la voie à sa colonisation. Dans la limpide logique du mythe décolonial, une victoire de l'Islam sonnerait donc la fin de l'ère coloniale où nous serions toujours. Telle est l'exigence d'une histoire faite d'essences et de signes du ciel. Cette date devient donc un symbole, d'où l'exclamation de Houria Bouteldja : « vous me dites 1789, je vous répons 1492 ! ». Sans doute par cette réponse ne déplore-t-elle pas la mort de Laurent le Magnifique, ni même l'expulsion des Juifs d'Espagne ; et 1789 symbolise pour elle, non pas la Révolution qui permit la première abolition de l'esclavage⁴³, mais ce que les Indigènes de la République, dont elle est la porte-parole, dénoncent : la république précisément, l'état de droit, la laïcité, la démocratie. Son camarade indigéniste le philosophe Norman Ajari déclare : « Je me félicite que la République soit cassée en deux. Ce n'est pas suffisant, il faut encore la jeter au fleuve, et la laisser couler comme la tête coupée de Colomb. [...] L'ère de la non-violence est derrière nous. [...] La pensée décoloniale casse tout en deux : les statues, la société, la République »⁴⁴. Peu importe qu'Ajari confonde ici le mythe d'Orphée et la biographie de Colomb, mort dans son lit à Valladolid : des statues de Colomb sont à présent détruites par des manifestants en divers lieux.

L'« antiracisme » décolonial donne une large place à « l'islamophobie », qui serait une forme de racisme. Certes, une religion n'est pas une race, mais le concept d'islamophobie revêt une double fonction. (i) Il permet de victimiser les musulmans pour les rassembler derrière les confréries, au premier chef celle des Frères musulmans dont Ramadan fut longtemps la figure principale, et qui est fort influente dans le Comité Contre l'Islamophobie en France (CCIF). (ii) Il définit la seule identité arabe par l'islam (au détriment des arabes athées, chrétiens ou autres) : c'est précisément ce postulat qui permet de déclarer apostat et de condamner, parfois à mort, tout arabe athée, comme s'il avait été musulman de naissance. La plus haute autorité de l'islam sunnite, l'Université d'Al-Azhar, a ainsi condamné le discours du président Macron du 2 octobre 2020 sur le « séparatisme islamiste » et l'a notamment qualifié de « raciste », comme si les islamistes constituaient une race.

Régulièrement, des chercheurs décoloniaux réputés ne manquent pas de soutenir la politique islamiste contre la laïcité, pour le voile et la polygamie⁴⁵. On ne s'étonnera pas que certains

⁴² « Le grand repli – 3 questions à Nicolas Bancel et Pascal Blanchard », 23 septembre 2015 Le point de vue de Pascal Boniface (en ligne : <https://www.iris-france.org/63485-le-grand-repli-3-questions-a-nicolas-bancel-et-pascal-blanchard-2/>).

⁴³ Le décret abolitionniste du 16 octobre 1791 stipule notamment : « Tout homme de quelque couleur qu'il soit jouit en France de tous les droits de citoyen s'il a les qualités prescrites par la Constitution pour les exercer ».

⁴⁴ Norman Ajari : « La pensée décoloniale casse la République en deux », 13 juin 2020, par Rachida El Azzouzi, en ligne, consulté de 15 juin : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/130620/norman-ajari-la-pensee-decoloniale-casse-la-republique-en-deux?>

⁴⁵ Par exemple, Éric Fassin publie des tribunes comme : « Laïcité négative : une islamophobie sans voile » (blogs.mediapart.fr, 10 avril 2011) ; « Polygamie : *Le Point* et la fabrication sociologico-médiatique d'une panique morale », *Le Monde*, 30 septembre 2010 (en collaboration avec Didier Fassin) ; « "Racisme d'État" : derrière l'expression taboue, une réalité discriminatoire » (*France Culture*, 24 novembre 2017). En

auteurs des ouvrages collectifs mentionnés plus haut aient pris publiquement parti pour des formations islamistes. Par exemple, Olivier Le Cour Grandmaison a signé des tribunes en faveur de Tariq Ramadan, soutient le Parti des Indigènes de la République depuis sa fondation, en appelant par exemple à sa manifestation « antisioniste » du 1^{er} avril 2017 sous le mot d'ordre « Pour la séparation du CRIF et de l'État ».

Ce slogan a une histoire, qui a été retracée par *Conspiracy Watch*. Fêtant en le 25ème anniversaire de l'émeute fasciste du 6 février 1934, Pierre Sidos appelait à « la séparation de la Synagogue et de l'État », slogan alors repris par l'association Havre de savoir, proche des Frères musulmans. Or, Francis Burgat, directeur de recherche au CNRS, spécialiste de l'islam et figure prestigieuse de la mouvance décoloniale, tweeta le 24 juillet 2014 : « À quand une courageuse loi républicaine sur la séparation du Crif et de l'État ». Ce tweet fut partagé par Tariq Ramadan lui-même le même jour avec le commentaire « Bonne question » ; et il fut repris par l'association d'extrême droite Civitas⁴⁶. Burgat dénonça également la « télévision », laborieux mot-valise qui désigne un prétendu lobby juif dans les médias.

Malgré la caution de gauche que veut concrétiser le discours postcolonial, noblement anti-impérialiste, l'antisémitisme fonde le langage identitaire partagé avec l'extrême-droite. En témoigne la rencontre bien documentée, et immortalisée par des photos, au grand rassemblement du Bourget organisé par l'Union des organisations islamiques de France (UOIF), entre l'orateur vedette, Tariq Ramadan, le comédien antisémite Dieudonné, connu pour avoir fait monter en scène et applaudir Robert Faurisson, et Alain Soral, leader néo-nazi revendiqué. Tous deux maintes fois condamnés pour activités antisémites, ils étaient venus présenter le « parti antisioniste » qu'ils venaient de créer pour les élections européennes de 2009⁴⁷. Cette cordiale rencontre au sommet entre trois leaders, islamiste, néo-nazi et postcolonial⁴⁸, est évidemment favorisée par un antisémitisme commun.

Les suprématismes raciaux et l'antisémitisme. — Senghor rappelle qu'à la fin des années 1930, dans son groupe d'étudiants africains et antillais à l'École normale supérieure, « nous savions tous par cœur le chapitre II » de l'*Histoire de la civilisation africaine* de Frobenius. Oublié aujourd'hui, Frobenius, éminent représentant de la *Völkerkunde* et proche de la « révolution conservatrice », voulut sans succès convaincre les autorités du Reich que la première civilisation, celle de l'Atlantide, antérieure à celle des Grecs, était africaine (il pensait à celle d'Ifé au Nigeria, pourtant datable du XII^e au XIV^e siècle) et que la culture égyptienne antique y trouvait sa source⁴⁹.

Son culturalisme empathique et intuitif fondé sur l'*Einfühlung* posait que la culture, conçue

2017, il signe une tribune « Contre la pénalisation du harcèlement de rue », où il souligne bizarrement qu'une telle mesure stigmatiserait « les racisés ».

⁴⁶ La proximité de Burgat et de Ramadan est si bien attestée que Ian Hamel lui a consacré tout le cinquième chapitre de sa monographie (*Tariq Ramadan : histoire d'une imposture*, Paris, Flammarion, 2020).

⁴⁷ Voir notamment <http://www.memorial98.org/2019/09/tariq-ramadan-ose-se-comparer-au-capitaine-dreyfus.html> et l'auteur, Sexisme et antisémitisme d'Alain Soral à Tariq Ramadan, Mézetulle, en ligne : <https://www.mezetulle.fr/sexisme-et-antisemitisme-dalain-soral-a-tariq-ramadan/>.

⁴⁸ Cf. Jean-Louis Amselle, « Dieudonné fait ressurgir un antisémitisme postcolonial », *Le Monde*, 2 janvier 2014.

⁴⁹ Leo Frobenius, *Mythologie de l'Atlantide*, tr. fr. Paris, Payot, 1949. Thèse illustrée littéralement par les albums photo de Leni Riefenstahl sur les Nuba et reprise par Cheikh Anta Diop, puis Martin Bernal dans le mytique *Black Athena, The Afroasiatic Roots of Classical Civilization*, Rutgers University Press, 3 vol., 1987, 1991, 2006.

comme « vision du monde », détermine la race car elle « détermine les nations et [...] d'après notre enseignement, façonne aussi en tant qu'entité animée (*Seelenhaftes*) le corps et doit donc, dans cette mesure, déterminer la race⁵⁰ ». On comprend parfaitement que des intellectuels qui se sentaient discriminés aient vu là un réconfort, et les réécritures de Frobenius sont bien documentées dans l'œuvre de jeunesse de Césaire⁵¹.

Alors que les positivistes du XIX^e siècle attribuaient aux races supposées inférieures des cultures frustes, le culturalisme identitaire fait le chemin inverse déjà tracé par Frobenius : la culture détermine la race, et non l'inverse. Cela suppose évidemment une conception identitaire de la culture, et peut donc conduire à un racisme « culturel », comme celui qui prospère aujourd'hui dans les discours universitaires décoloniaux.

Nous avons vu que les éloges de l'islam par des penseurs décoloniaux pouvaient, comme chez Burgat, s'accompagner d'insistants signaux antisémites. Le lien entre islam, antisémitisme et suprématisme noir mérite d'être précisé. Il aura suffi de monter en épingle quelques marchands d'esclaves juifs pour exhiber le lien entre les juifs et l'Occident défini comme unique fauteur de toute colonisation. Les suprématistes blancs affirmaient déjà un lien entre les juifs et l'esclavage : pour Ben Klassen, fondateur du *Nationalist White Party*, la race noire était « un cancer en notre sein », importée par des esclavagistes juifs pour abâtardir les Blancs⁵².

Cette thèse sera inversée mais reprise par les suprématistes noirs : les juifs seraient les responsables de l'esclavage⁵³. Sans fondement historique sérieux⁵⁴, la thèse prospère, de la réplique de Dieudonné sur « le commerce des esclaves, une spécialité juive au départ », jusqu'à l'assassinat d'Ilan Halimi par Youssouf Fofana, qui déclara : « Je voulais prendre de l'argent aux juifs pour libérer les Africains. Je hais les Juifs. »

Il ne reste plus qu'à incriminer les Blancs en général, et le « cancer » change de camp, comme l'atteste cette affirmation de Susan Sontag, figure historique des *Cultural Studies* : « La race blanche est le cancer de l'Histoire humaine⁵⁵. »

Rappelons que les suprématistes noirs sont issus de sectes islamistes. Ainsi, *Nation of Islam*, secte fondée en 1930 par Wallace Fard Muhammad, qui s'est proclamé Mahdi (messie), eut pour successeur Elijah Muhammad qui prit le titre de « messenger de Dieu » et tint ces propos colorés de réminiscences apocalyptiques : « Nous avons vu la race blanche (démons) dans le ciel, parmi les justes, causant des troubles [...], jusqu'à ce qu'ils aient été découverts. [...] Ils ont été punis en

⁵⁰ Voir Édouard Conte, Cornelia Essner, « Völkerkunde et nazisme, ou l'ethnologie sous l'empire des raciologues », *L'Homme*, 1994, tome XXXIV, n° 129, p. 147-173. Ici p. 162 (sur l'antisémitisme singulier de Frobenius, voir p. 162-163) ; et Louis de Heusch, « Le rayonnement de l'Égypte antique dans l'art et la mythologie de l'Afrique occidentale », *Journal de la Société des Africanistes*, 1958, t. XXVIII. p. 91-109. La détermination de la race par la culture rappelle chez Butler la détermination du sexe par le « genre » et chez Bouteldja l'identification de la race et de la position politique. Bouteldja s'appuie d'ailleurs à l'occasion sur Butler (voir « Universalisme gay, homoracialisme et "mariage pour tous" », <indigenes-republique.fr/universalisme-gay-homoracialisme-et-mariage-pour-tous-2>).

⁵¹ Sur ces points, voir Daniel Delas, *Aimé Césaire*, Paris, Hachette, 1991, p. 14-19.

⁵² Voir Ben Klassen, *The Klassen Letters, 1969-1976*, Otto, NC, Church of the Creator, 1988, p. 36-37.

⁵³ Voir Louis Farrakhan *et al.*, *The Secret Relationship Between Blacks and Jews*, t. I, New York, Latimer Associates, 1991.

⁵⁴ Les travaux récents décrivent un système plus complexe ; voir Pap N'Diaye, « Des Africains au cœur de la traite négrière », *L'Histoire*, n° 437, 2017, p. 78-79. En outre, le Code Noir interdisait les colonies aux Juifs.

⁵⁵ *Partisan Review*, hiver 1967, p. 57. Depuis son deuxième séjour parisien (1962-1964), Sontag était déjà proche de Derrida, comme en témoigne leur correspondance conservée à Harvard.

étant privés des conseils divins [...] presque ravalés au rang des bêtes sauvages. [...] sautant d'arbre en arbre. Les singes en procèdent⁵⁶. » À présent dirigée par Louis Farrakhan, connu pour ses discours antiblancs et antisémites, admirateur de Hitler, et titulaire du prix Khadafi pour les droits de l'homme, cette secte rend les Juifs responsables de l'esclavage⁵⁷.

Les fanatiques antiblancs restent actifs. Avant de former des groupes racistes aujourd'hui dissous, Kémi Seba était jusqu'en 2014 membre de la branche française de *Nation of Islam*. Affirmant préférer Hitler à Bonaparte, soutenant Youssouf Fofana, le meurtrier d'Ilan Halimi, il fut condamné pour des violences et propos racistes, et défendu par le Parti des indigènes de la République⁵⁸.

À présent, quand ils reprennent une définition politique de la race, les islamistes entendent exploiter les ressentiments et les transformer en colère militante. Houria Bouteldja déclarait : « Hier, la lutte du Mouvement des travailleurs arabes ou aujourd'hui du Collectif contre l'islamophobie en France (CCIF) sont des luttes de race. [...] Les indigènes ont su créer un rapport de force pour endiguer la blancheur et je pense qu'il faut savoir le respecter⁵⁹. » Les luttes de races se poursuivent dans son dernier livre, où elle titre son premier chapitre « Fusillez Sartre ! » (slogan de l'OAS – Organisation armée secrète – ici repris parce que Sartre reconnaissait l'État d'Israël) et s'achève par un épilogue titré « *Allabou Akbar!*⁶⁰ » où elle déclare sa flamme à Ahmadinedjad. Plusieurs auteurs comme Serge Halimi se sont inquiétés de la teneur antisémite et homophobe de l'ouvrage qui a cependant reçu le soutien de divers intellectuels⁶¹.

Contre la théologie politique, c'est la possibilité de la liberté religieuse et de l'existence même de la société civile qui sont en jeu : dans une de ses diatribes récurrentes contre *Charlie Hebdo*, Bouteldja écrivait : « Historiquement, nous [je souligne, F. R.] ne connaissions pas cette séparation radicale entre les églises et l'État, comme nous ne connaissions pas ce type de distinction entre le profane et le sacré, la sphère publique et la sphère privée, la foi et la raison⁶². Il aura fallu l'avènement de la modernité capitaliste, occidentale et son narcissisme outrancier et arrogant pour universaliser des processus historiques – la laïcité, les lumières, le cartésianisme – géographiquement et historiquement situés en Europe de l'Ouest. C'est une spécificité qui s'est

⁵⁶ Elijah Muhammad, *Message to the Blackmen in America*, slnd, 1965, § 55.

⁵⁷ Elle a publié en 1990 *The Secret Relationship Between Blacks and Jews*.

⁵⁸ Voir <<http://indigenes-republique.fr/proces-kemi-seba-non-au-deux-poids-deux-mesures/>>.

⁵⁹ Bouteldja, 2015, *loc. cit.*

⁶⁰ Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire*, Paris, La Fabrique, 2016. Elle y salue l'admiration déclarée de Jean Genet pour l'Allemagne nazie : « Il y a comme une esthétique dans cette indifférence à Hitler. Elle est vision. Fallait-il être poète pour atteindre cette grâce ? ». En esthète encore, Bouteldja admire aussi Ahmadinejad niant l'existence des homosexuels en Iran, où ils sont pourtant passibles de la peine de mort : « Il y a des gens qui restent fascinés longtemps devant une œuvre d'art. Là ça m'a fait pareil. Ahmadinejad, mon héros » (*op. cit.*, p. 32).

⁶¹ Répondant à un article critique réservé de Jean Birnbaum, un collectif comptant non seulement son éditeur, mais des auteurs prestigieux comme Annie Ernaux ou Isabelle Stengers, rétorqua dans une lettre ouverte : « Houria Bouteldja est la cible privilégiée des accusations les plus insensées, qui sont autant de calomnies : racisme, antisémitisme, homophobie... ». Ici la confusion tourne au déni. Un véritable anticolonialisme a pour mission de dissiper les préjugés raciaux qui ont servi de justification à la colonisation elle-même.

⁶² Bouteldja réaffirme ici un principe de théologie politique : « *Al-islam din wa dawla* » [« l'islam est religion et État »].

autodéclarée universelle par la force des armes et des baïonnettes⁶³».

Ce relativisme *mainstream* se mue en absolutisme identitaire dans la justification de meurtres antisémites djihadistes : « Mohamed Merah c'est moi, et moi je suis lui. Nous sommes de la même origine mais surtout de la même condition. Nous sommes des sujets postcoloniaux. Nous sommes des indigènes de la république (...). Je suis une musulmane fondamentale »⁶⁴.

Un hasard insistant aura voulu qu'un bon nombre des théoriciens de la race et du genre aient soutenu les auteurs d'attentats djihadistes, minimisé leur action, ou propagé les thèses complotiste à leur propos : nous avons évoqué Achille Mbembe, mais on peut citer aussi Judith Butler⁶⁵ et Virginie Despentes qui rendit naguère cet hommage plus qu'empathique aux tueurs de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher : « J'ai été aussi les gars qui entrent avec leurs armes. Ceux qui venaient de s'acheter une kalachnikov au marché noir et avaient décidé, à leur façon, la seule qui leur soit accessible, de mourir debout plutôt que de vivre à genoux. J'ai aimé aussi ceux-là qui ont fait lever leurs victimes en leur demandant de décliner leur identité avant de viser leur visage »⁶⁶.

⁶³ « Du sacré des damnés de la terre et de sa profanation », <<http://indigenes-republique.fr/charlie-hebdo-du-sacre-des-damnes-de-la-terre-et-de-sa-profanation/>>.

⁶⁴ « Mohamed Merah et moi », publié le 6 avril 2012 par Houria Bouteldja (<http://indigenes-republique.fr/mohamed-merah-et-moi/>).

⁶⁵ Judith Butler ne manqua pas d'alimenter au lendemain des attentats massifs du 13 novembre 2015 les thèses complotistes : « Les experts étaient certains de savoir qui était l'ennemi avant même que l'EI ne revendique les attentats », tout en agitant le spectre de la dictature de François Hollande (cf. « Une liberté attaquée par l'ennemi et restreinte par l'État », *Libération*, 19 novembre 2015, https://www.liberation.fr/france/2015/11/19/une-liberte-attaquee-par-l-ennemi-et-restreinte-par-l-etat_1414769).

⁶⁶ Voir « Les hommes nous rappellent qui commande et comment », *Les Inrocks*, 17 janvier 2015, en ligne : <https://www.lesinrocks.com/2015/01/17/actualite/actualite/virginie-despentes-les-hommes-nous-rappellent-qui-commande-et-comment/>.

4. Contre les sciences de la culture

*L'humanité se trouve placée aujourd'hui
devant le fait brutal d'un retour offensif de l'obscurantisme.*
Georges Politzer⁶⁷

*Le fascisme peut revenir sur la scène
à condition qu'il s'appelle antifascisme.*
Pier Paolo Pasolini⁶⁸

Menaces. — Dans leur combat contre les Lumières, des penseurs nazis avaient jadis dénoncé la notion même de culture comme un moyen de la domination juive. « S'approprier la "culture" comme instrument de pouvoir, s'en prévaloir et se donner pour supérieur, c'est fondamentalement un comportement juif⁶⁹ ». Derrida, nous l'avons vu, a transposé cela en dénonçant la « colonialité essentielle » de la culture — le chaînon manquant dans cette transposition reste la thèse que les Juifs restent accusés d'être des trafiquants d'esclaves. Derrida inverse ainsi, tout en la reprenant, la thèse colonialiste que l'Occident apportait la culture aux peuples colonisés. Dès lors, une pensée postcoloniale conséquente se doit de « déconstruire » — voire d'éradiquer — la culture au nom du combat antiraciste. C'est l'effet, sinon le programme explicite, de la *cancel culture*. Cette « culture » se réduit paradoxalement à un conformisme néo-puritan qui conduit à l'exclusion de pans entiers de la culture.

(a) Elle impose tout d'abord une restriction des corpus : tel professeur est menacé de licenciement pour avoir dans un cours cité uniquement des hommes blancs, qui plus est cisgenres, Épicure⁷⁰, Augustin (pourtant Africain), Érasme, More et Diderot⁷¹. Les lectures conseillées se réduisent ainsi par censure ou autocensure. Certains auteurs sont désignés à la vindicte : quand au cours d'une manifestation antiraciste à Los Angeles, le buste de Cervantès fut vandalisé et couvert d'insultes raciales (comme *bastard*), on conjectura charitablement qu'on l'avait pris pour un conquistador, mais il a fort bien pu être attaqué en tant qu'écrivain⁷². Des domaines culturels majeurs sont soupçonnés : ainsi une société internationale d'étude de l'opéra baroque

⁶⁷ « La philosophie et les mythes », *La Pensée*, n°1, avril-juin 1939, p. 15.

⁶⁸ *Lettres luthériennes* (1976), trad. Anna Rocchi Pullberg, éd. Seuil, coll. « Points », 2002, p. 149.

⁶⁹ Voir Martin Heidegger : « Die "Kultur" als Machtmittel sich anzueignen und damit sich behaupten und eine Übergelenheit vorgeben, ist im Grunde ein jüdisches Gebahren. Was folgt daraus für die *Kulturpolitik* als solche ? » (*Gesamtausgabe*, Klostermann, t. 95, 2014, p. 326).

⁷⁰ Sa sexualité n'est pas documentée, mais il ouvrit la philosophie aux femmes, puisque dans son Jardin on en comptait sept.

⁷¹ Voir Laurent Dubreuil, 2020, « Vocabulaire et autocensure », *Cités*, 82, pp. 131-136, ici p. 134.

⁷² Voir « Activists vandalize Cervantes statue in San Francisco », *Newsbreak*, juin 2020 (en ligne : <https://www.newsbreak.com/california/san-francisco/news/1587652930237/activists-vandalize-cervantes-statue-in-san-francisco>). Cervantès avait en outre cumulé les malchances d'avoir été du mauvais côté à la bataille de Lépante, puis de devenir un esclave blanc à Alger.

s'est employée à faire amende honorable, puisque l'opéra baroque est regrettamment occidental.

(b) La restriction drastique des personnes habilitées à lire redouble la restriction des corpus : telle enseignante a été attaquée pour discrimination pour avoir usé du mot *negro* en mentionnant le titre du célèbre ouvrage de James Baldwin, *I am not your negro*. Dès lors qu'une blanche prononçait ce mot, il devenait raciste, sans considération pour la distinction pourtant fondamentale entre usage et mention.

(c) L'interprétation des œuvres par les autorités militantes habilitées devient ainsi purement projective, et la grille de race et de sexe permet confortablement de lire la même chose partout. Dans une université d'Arizona, un ami spécialiste de littérature andine baroque se vit tancer publiquement en réunion de département par un responsable académique qui affichait sa bisexualité comme une compétence interdisciplinaire. Le coupable, dans un cours sur Sor Juana de la Cruz, avait négligé de proclamer que cette poétesse cloîtrée était lesbienne, alors que cela n'est aucunement documenté : quelques poèmes dédiés, selon les usages, à sa protectrice la comtesse de Paredes, épouse du vice-roi du Mexique, auraient suffi à l'attester⁷³.

Ainsi, les sciences de la culture sont-elles menacées dans leur principe même : alors qu'elles se donnent pour mission de problématiser l'interprétation de leurs objets, les *Cultural Studies* veulent imposer une interprétation dogmatique qui ferait de la sexualité (homo ou trans) le sens ultime visé par toute compréhension. C'était là un principe majeur du puritanisme dès le XVI^e siècle, quand il s'attaquait aux arts, notamment à l'art dramatique. Bien qu'aujourd'hui le péché de jadis soit devenu édifiant (dès lors du moins qu'il échappe à l'hétérosexualité)⁷⁴, l'effet dogmatique demeure et conduit à lire toujours la même chose en tout texte comme dans toute manifestation culturelle. Voici en France trois exemples récents.

(i) Attachée à prouver que les Lumières sont une affaire d'esclavagistes, une universitaire décoloniale, Mame Fatou-Niang, soutient que Montesquieu militait pour « l'esclavage des nègres », alors que depuis plus de deux siècles sa parodie, soulignée d'emblée comme telle, du discours d'un esclavagiste est reconnue et enseignée pour son ironie polémique⁷⁵. Mais le littéralisme a pour fonction d'interdire toute distance critique — même à l'égard du racisme.

(ii) La littérature classique ne peut guère être que colonialiste et/ou patriarcale. Ainsi, en 2018, dans une lettre ouverte et inclusive, un groupe de candidats à l'agrégation a dénoncé la « culture du viol » dans le sonnet XX des *Amours* de Ronsard dont le premier quatrain évoque Danaé. Or cette princesse emprisonnée par son père dans une tour d'airain consentit à cette union sans contact et déjoua ainsi les manigances patriarcales.

(iii) De même, un collectif de candidats a dénoncé la « culture du viol » dans une bénigne églogue de Chénier à l'imitation de Théocrite, l'*Oaristys* : cependant, la bergère, loin d'y être violée, négocie adroitement son contrat matrimonial et s'assure non seulement des sentiments de son galant, mais de ses biens. Chénier a déjà été décapité ; le voici victime, à titre posthume, d'une complicité de viol ? À ce compte, aucun auteur n'est assuré de résister à l'indignation moralisante.

⁷³ Bref, le coupable aurait malignement interprété l'œuvre sans souligner le sens anagogique, forcément homosexuel, qui aurait dû justifier son étude. Aurait-il préféré la lettre à l'esprit ? Depuis saint Paul, on a pu croire que « la lettre tue, mais l'esprit vivifie » (2 Cor, 3. 6). Dans la mystique (homo)sexualisée du genre, une telle négligence est peccamineuse.

⁷⁴ Dès lors du moins qu'il échappe à l'hétérosexualité (voir l'auteur, "Vestiges de l'Amour et mystiques du genre", *Mézetulle*, juin 2020, en ligne :

<https://www.mezetulle.fr/vestiges-de-lamour-et-mystiques-du-genre-par-francois-rastier/>).

⁷⁵ Voir : <https://twitter.com/MariannesNoires/status/1268138909013344257>

(d) L'accusation d'« appropriation culturelle » frappe enfin toute personne d'une communauté raciale ou sexuelle qui s'autoriserait à adopter un usage ou un trait culturel attribué à une autre communauté. Cela s'étend à l'usage de dreadlocks par des élégantes blanches au jeu des acteurs qui incarneraient des personnages d'une autre « communauté ». L'actrice Scarlett Johansson, convaincue d'être hétéro, dut renoncer à un rôle de trans. Ariane Mnouchkine fut accusée de n'avoir pas recruté des natifs pour jouer une pièce historique sur le Canada et fut empêchée de la représenter. À ce compte, si l'acteur ne peut incarner que lui-même, l'art dramatique disparaît ou se limite à la télé-réalité. La distance critique est en effet nécessaire à toute création artistique – et scientifique, d'où l'échec des sciences sociales qui se réduisent à des discours militants.

Il en va de même pour tous les arts. Une tribu indienne du Canada accusa un chanteur natif d'utiliser un mode de chant diphonique qu'elle estimait lui appartenir⁷⁶. L'appropriation s'étend même au lexique, chaque groupe ayant le monopole de sa désignation identitaire. Un éditeur dut ainsi s'excuser avoir publié le mot *crippled* (handicapé), sous la plume d'un poète qui avait le front de ne pas l'être⁷⁷.

(e) De tels interdits rappellent de fâcheux souvenirs : en 1916, le philosophe Bruno Bauch affirmait que Ernst Cassirer, en tant que « Juif » (d'ailleurs athée et de famille protestante), ne pouvait comprendre un philosophe allemand comme Kant. Bref, l'interprétation d'une œuvre ne saurait être conduite que par un membre de la communauté qui en revendique la propriété.

Les pensées identitaires ne peuvent s'affirmer qu'en niant ce qui leur échappe et ne peut participer à leur autoaffirmation. Au nom de revendications communautaires, elles s'attaquent donc aux libertés : or la culture ne peut se développer que dans un espace de liberté, car la création est d'abord un acte de liberté, ne serait-ce qu'en usant de façon imprévisible des règles qu'elle reconnaît voire instaure. En cela, elle assume une mission émancipatrice – par les arts comme par les sciences.

Bizarrement dogmatiques, les herméneutiques déconstructives s'en prennent aux libertés académiques notamment pour interdire de parole les invités jugés déviants : en 2019, à Bordeaux, telle philosophe féministe jugée transphobe pour avoir émis des réserves sur la PMA ; à Dijon un collègue linguiste dut renoncer à une conférence invitée sur l'écriture inclusive ; en janvier 2020, à Nice, une philosophe spécialiste de l'esthétique, devait faire un conférence sur la censure en art, fut accueillie par des affiches demandant son boycott (*Non à la haine !*) et dut faire face à un flot d'accusations maintenant routinières (pédophilie, etc.). La censure d'une conférence sur la censure est une opération dialectique d'autant plus révélatrice que la négation d'une négation conduit à une affirmation.

Les attaques et les humiliations publiques ne peuvent que favoriser l'autocensure, et le silence s'épaissit, dans la résignation soulagée des autorités universitaires. Une universitaire new-yorkaise se voit menacée de licenciement pour avoir fermé les yeux pendant un discours antiraciste ; pour sauver son emploi, elle se défend d'avoir dormi affirmant : « Mes oreilles étaient ouvertes ... Mon

⁷⁶ À ce compte, les Phéniciens auraient été fondés à demander aux Mycéniens des royalties pour l'écriture alphabétique, les rois d'Espagne aux *carreteros* andins pour l'usage du cheval et de la roue... Des questions vertigineuses se multiplient. Les *Perses* d'Eschyle devraient alors être joués pas des Iraniens, les *Suppliants* incarnées par des Égyptiennes ? Un musicien français ne pourrait-il jouer Bach ? Serait-il cantonné à la vieille ou à l'accordéon ? Comment Charlie Parker pouvait-il jouer du saxophone, instrument allemand, et non de la kora ?

⁷⁷ Voir Dubreuil, *op. cit.*, p. 135. Prudente, l'Association nord-américaine des joueurs de Scrabble (Naspa) souhaite bannir de la liste des termes utilisés en compétition 225 mots ayant trait au genre, à l'origine ethnique ou à l'orientation sexuelle.

cœur était ouvert aussi». Des sanctions pour avoir fermé les yeux avaient jusqu'alors été documentées dans le monde totalitaire, de l'URSS de jadis à la Corée du Nord.

De l'esprit critique. — Les discours postcoloniaux et les *Cultural Studies* qui s'en inspirent ont pour principe de récuser la neutralité axiologique propre aux sciences de la culture. Dès lors les méthodologies de définition, de caractérisation de leurs objets sont éludées : pour une discipline militante, l'objet se confond avec un objectif, il n'est plus qu'un prétexte. La circonscription des corpus, l'examen critique des sources, tout cela devient inutile. L'objet devient une image spectacularisée : ainsi, dans *Sexe, race et colonies*, des cartes postales coquines pour bidasses pouvaient-elles témoigner, sans nulle distance critique, parfois même sans être précisément légendées et documentées, de la réalité de la colonisation. Il s'agit, certes, des imaginaires, mais ils se confondent d'autant moins avec la réalité historique que la fonction des idéologies est précisément de masquer la réalité, comme l'atteste le discours postcolonial lui-même.

Ce refus de l'objectivation va de pair avec une subjectivation revendiquée : chacun témoigne de son identité et sera d'autant plus écouté qu'il peut cumuler des victimisations — c'est là un effet de « l'intersectionnalité ».

Il ne s'agit pas simplement, par une confusion déconstructive, de délégitimer les sciences de la culture et de conquérir des positions académiques, mais de menacer, y compris physiquement, ceux qui défendent les libertés universitaires, la liberté de création et la liberté de la presse, comme le rappellent ces quelques événements qui témoignent de l'extension de la *Cancel Culture*.

(i) Le 25 mars 2019, à la Sorbonne, les comédiens de la troupe Démodocos ont été physiquement empêchés de représenter une pièce d'Eschyle, *Les Suppliantes*, au motif que des comédiennes auraient porté des masques noirs (de fait, ces Danaïdes nilotiques portaient des masques couleur bronze). Un communiqué d'étudiants daté du 28 mars a remercié les auteurs de ces voies de fait et ceux qui ont « soutenu notre mobilisation », en mentionnant la Brigade anti-nérophobie, l'association les groupes « La BAFFE, RAFFAL, maisoncestpasraciste, le CRAN » ; la section locale de l'UNEF a renchéri. La Brigade anti-nérophobie a également soutenu, sinon revendiqué, ainsi que la Ligue de Défense des Noirs Africains (LDNA, héritière de la Tribu Ka de Kémi Seba) : « Victoire on a obtenu l'annulation de la pièce de théâtre à La Sorbonne qui voulait utiliser du Blackface ! ». Le directeur de la troupe, Philippe Brunet, était au passage traité de « délinquant ethnohiérarchiste » et de « sionniste » (sic).

Un manifeste *Racisme dans les arts : le Manifeste des 343 racisé.e.s* se félicitait alors ainsi⁷⁸ : « Des militant.e.s antiracistes ont empêché la représentation du spectacle des *Suppliantes* mis en scène par Philippe Brunet [...] Nous affirmons notre liberté et notre indépendance de pensée et de création, et déclarons par la présente la mort de votre monde raciste et colonialiste ». L'ACHAC, qui compte le CRAN parmi ses associations sœurs, a publié un texte de soutien à cette courageuse action, dû à Sylvie Chalaye, co-directrice de l'ouvrage *Sexualités, identités & corps colonisés*⁷⁹.

(ii) Début mars 2019, peu après l'ouverture de l'exposition Toutânkhamon à la Grande halle de la Villette, la Ligue de Défense des Noirs Africains manifestait à plusieurs reprises pour en interdire l'accès et dénoncer « la falsification & le blanchissement de l'histoire Africaine ». Elle

⁷⁸ En ligne : <https://blogs.mediapart.fr/les-invites-de-mediapart/blog/270419/racisme-dans-les-arts-le-manifeste-des-343-racise-e-s>

⁷⁹ Voir aussi Sylvie Chalaye, Pascal Blanchard, et alii, *La France noire*, Paris, La Découverte, 2012.

déployait alors une banderole : « *Europeans & family*, votre génome est criminel, hypocrite, menteur »⁸⁰.

(ii) Enfin, dès le 4 avril, dans une tribune largement diffusée, deux universitaires, Mame-Fatou Niang et Julien Suaudeau avaient demandé qu'un tableau de Hervé Di Rosa, commémorant la libération de l'esclavage, et qu'ils jugeaient raciste, soit retiré de l'Assemblée nationale.

En moins d'un mois, largement soutenues sinon inspirées par les milieux indigénistes et décoloniaux, ces trois actions médiatiques concomitantes se sont accompagnées de campagnes diffamatoires et de diverses menaces sur les réseaux sociaux. Ciblant des institutions symboliques, la Sorbonne, le Musée de la Villette, l'Assemblée nationale, elles concourent à accréditer la thèse d'un racisme d'État.

Ce mouvement est international. Le 13 février 2020, des syndicalistes étudiants et des féministes de l'Université Libre de Bruxelles lançaient une campagne pour interdire la conférence de journalistes de *Charlie Hebdo* : « Pas de réactionnaires sur nos campus! [...] *Charlie Hebdo* se place en opposition à ceux qui remettent en question les privilèges blancs, hommes, hétéros, bourgeois ». Ils affirmaient ne plus vouloir « subir les dominations bourgeoises, blanches et cis hétéro patriarcales ». Après cette victimisation, pas un mot bien entendu sur les attentats islamistes qui ont endeuillé sa rédaction : les journalistes survivants sont à nouveau désignés comme des cibles.

Ontologies. — Les idéologies philosophiques identitaires, dans la tradition inaugurée par Heidegger et qui se poursuit chez des islamistes comme Ibrahim Vadillo ou des eurasistes fanatiques comme Alexandre Douguine (naguère réputé conseiller de Poutine) ont récusé les sciences. Heidegger entendait sauver et refonder la tradition de l'ontologie pour l'instrumentaliser en termes de supériorité gnoséologique (la vérité est affaire de *Dasein* collectif), linguistique (l'allemand est la langue de l'Être) et ethnique (la « Pensée de la race » ou *Rassegedanke* établit cette supériorité).

Pour des théoriciens décoloniaux comme Ramon Grosfoguel, les cultures sont des « ontologies », donc des essences permanentes, liées à des groupes identitaires. La vérité consiste dans l'autoaffirmation de l'Être propre du Peuple ou à tout autre groupe identitaire : elle n'est que le reflet de sa vision du monde, comme l'affirmait Heidegger dans son séminaire sur l'essence de la vérité, à l'hiver 1933. On va plus loin que l'affirmation que « la science ne pense pas » (Heidegger), puisqu'elle est une émanation de l'ennemi occidental : pour des théoriciens décoloniaux comme Grosfoguel, c'est la connaissance même qui est un complot colonial et l'on tient pour acquise « la colonialité de la connaissance »⁸¹.

Une « ontologie politique » s'impose alors : les études décoloniales sont donc hostiles non seulement à la science, mais à la connaissance, elles se définissent comme une insurrection (*insurgency*) : ainsi Grosfoguel, professeur à Berkeley, considère que « l'institution de programmes d'études ethniques et raciales aux États-Unis est une forme d'insurrection épistémique contre le

⁸⁰ Banderole déployée devant la Villette et reprise sur le site de la LDNA.

⁸¹ « Coloniality of knowledge » (voir Anders Burman, *Indigeneity and Decolonization in the Bolivian Andes*, Lexington Books, 2018, p. 13).

racisme/sexisme épistémique»⁸². L'insurrection est conduite par des « chercheurs activistes » (« activist researchers », *op. cit.*, p. 6).

Des sciences ? — Une question restera donc ouverte : de quelle conception de la science relève les études postcoloniales, si vantées par Antoine Petit ou Olivier Faron ? L'objectivation récusée, le fait scientifique se réduit au ressenti militant de l'auteur, voire son ressentiment. Le critère de la vérité n'est pas l'expérimentation ou le croisement des sources et des documents, mais la vision du monde de l'individu et du groupe auquel il appartient.

Les études postcoloniales sont-elles des sciences ? Dans un compte rendu fort critique du livre de Jean-François Bayart, *Les études postcoloniales, un carnaval académique* (Paris, Éditions Karthala, 2010), Laetitia Zecchini écrit sous le titre « Les postcolonial studies ne sont pas des sciences sociales » : « Effectivement, les *postcolonial studies* s'occupent davantage de discours et de représentations, de systèmes de pensée, de colonisation des corps, certes, mais aussi des entendements, ou des disciplines, telles que certaines comme l'anthropologie ou la philologie se sont développées au XIX^e siècle, en pleine expansion coloniale, que de données empiriques. Le discours crée une réalité »⁸³. Dès lors, on comprend que ces études dont le caractère non-scientifique est assumé sinon revendiqué, peuvent récuser l'anthropologie ou la philologie, développées à une époque impure. La conclusion que « le discours crée une réalité » mérite attention : en énonçant le principe même de la parole magique, elle suggère que le discours postcolonial crée la réalité qu'il étudie.

On comprend mieux son désintérêt à l'égard des principes de la connaissance historique, tant à l'égard de la méthode d'objectivation que de la volonté de caractériser les objets. L'histoire inspirée de Foucault monte en épingle des textes obscurs et sans influence, généralise à partir de monographies, théorise à partir de pensées décontextualisées, et surtout promeut un militantisme qui récuse la variation des points de vue, la critique des sources et affaiblit les méthodes d'interprétation, réduites à des projections anachroniques. On pourra faire ainsi une critique décoloniale de l'immigration turque en Allemagne, comme si l'empire ottoman avait été une colonie du Reich.

Une histoire mythique se construit ainsi peu à peu, avec ses bons et ses méchants, ses dates symboliques et ses promesses combattantes. Ses simplifications, ses critiques de la rationalité... et de la laïcité⁸⁴, galvanisent une foi militante. Sous couleur de décoloniser des imaginaires largement imaginés, la confusion constante entre l'objet et le discours qui le configure permet, à partir d'une histoire révisée et narrativisée de constituer un monde de substitution, simpliste, où des affrontements se préparent et se légitiment par avance.

Le principe identitaire exclut la distance critique propre à l'activité scientifique : par exemple en linguistique, on distingue évidemment la langue décrite et le discours de description. Dans le discours décolonial cette distinction devient caduque. Par exemple, interrogée sur l'indigénisme,

⁸² Boidin, Capucine, Cohen, James, et Grosfoguel, Ramón (2012) « Introduction: From University to Pluriversity: A Decolonial Approach to the Present Crisis of Western Universities », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge* ; Vol. 10, Iss. 1, Article 2.

⁸³ En ligne : <https://laviedesidees.fr/Les-etudes-postcoloniales-colonisent-elles-les-sciences-sociales.html>

⁸⁴ Voir par exemple le numéro spécial de *Multitudes* (n°59, 2015) intitulé « Décoloniser la laïcité » ; dans son introduction, le coordinateur, Mohamed Amer Meziane, affirme : « ce sont des refoulés coloniaux – et non « l'islam » – qui contreviennent à l'application équitable et démocratique du principe de séparation de l'État et des cultes. » (p. 41).

l'universitaire Maboula Soumahouro répondit que les personnes concernées n'utilisaient pas ce mot. En effet, le parti des Indigènes de la République ne l'utilise guère. Il suit que toute caractérisation, toute analyse d'un phénomène social ne pourrait être conduite que par les catégories utilisées par ses acteurs - et n'a de légitimité que s'ils en sont les auteurs. Eugenio Coseriu voulait dissuader les linguistes de décrire leur propre langue, pour ne pas céder à la facilité. Ici, à l'inverse, tout regard extérieur et objectivé est exclu, ce qui dénie la possibilité même de l'activité scientifique.

Faute d'une épistémologie, et d'une méthodologie, faute de corpus (réduits à quelques exemples), la doctrine postcoloniale se réduit à l'élaboration d'un dialecte. S'il est toujours émouvant d'assister à l'émergence d'une langue de bois, on ne saurait oublier qu'un tel idiome est immersif, car fondé sur la répétition militante⁸⁵; or l'immersion interdit toute distance critique et ne restent que des mantras, chaque texte décolonial répétant inlassablement les mêmes formules. Un tel dialecte est normatif, car il ne s'agit pas de décrire des objets scientifiques complexes, mais d'imposer une idéologie et de participer ainsi à un contrôle social renforcé. Il se singularise par un pathos constant, dans la victimisation comme dans la diatribe, les deux genres qui caractérisent les multiples tribunes et interventions décoloniales, et dont on retrouve des traces insistantes dans des articles académiques⁸⁶.

Que vise le discours décolonial ? En mêlant race, sexe et violence, il utilise les ressources éprouvées du pathos pour faire appel aux émotions primaires, le désir et la haine, unies par une violence qui s'oppose à toute distance critique, pour créer un effet de fascination. Au demeurant, l'obsession sexuelle des racistes « de droite » reste attestée de longue date, de même que leur fascination pour la violence.

Dans le discours décolonial, la violence se concrétise par des tirades récurrentes contre tout ce qui serait propre à l'Occident, de la race blanche à la sexualité hétéronormée. Elles s'étendent aux discours scientifiques, dès lors qu'ils sont jugés non dénonciateurs, donc complice de l'oppression⁸⁷.

Le double langage demeure quand le discours « antiraciste » reprend toutes les catégories du discours raciste, y compris sa composante victimaire : la dénonciation peut ainsi se faire réaffirmation. Il reste, comme le constate à présent une essayiste indienne, Angela Saini : « La vérité, c'est que le mot "race" est raciste »⁸⁸.

⁸⁵ Bonaparte avait donné une clé de l'éloquence militaire en estimant que la répétition est la plus forte des figures de rhétorique.

⁸⁶ Un dernier exemple, à la première page de son chapitre, « Les danseuses du ventre au XX^e siècle », Naïma Yah, co-directrice de *Sexualités, identités et corps colonisés*, écrit : « Domination du corps des femmes arabo-musulmanes, objets de désir et outils d'humiliation des sociétés patriarcales d'origine, ces héritières de Salomé et/ou de Shéhérazade sont assignées presque par automatisme à la prostitution qui découle de cet asservissement [...] ». La syntaxe inextricable de cette phrase est aussi problématique que sa sémantique. Que viennent faire Salomé et Shéhérazade dans un article sur la danse du ventre au XX^e siècle ? Ces princesses de légende n'ont au demeurant rien à voir avec la prostitution. Peu importe, les mots-clés sont là : *humiliation, patriarcal, assigner, prostitution, asservissement*.

⁸⁷ Voir par exemple Claire Gallien : « Contrairement à la croyance en une vérité a-perspectiviste et universelle dans le discours scientifique, la décolonialité présuppose que la connaissance est toujours le résultat d'une incarnation et d'un engagement », (« A Decolonial Turn in the Humanities », *Alif*, n° 40 : Mapping New Directions in the Humanities (2020), p. 41). Aussi, se félicitant que les « actions directes » de « désobéissance épistémique » aient « créé sur les campus un trouble bénéfique », elle appelle à « une authentique décolonisation des curricula et des méthodes d'enseignement » (p. 42).

⁸⁸ *Superior. The Return of Race Science*, Londres, 4th Estate, 2020, p. vi.

Dé-ontologie. — Les caractères de tout texte, de tout objet culturel, sont relatifs : ils ne sont que des différences qualifiées au sein d'un ensemble de comparaison (le genre, l'intertexte, le corpus). Comme cet ensemble n'est nullement donné, les éléments caractérisants procèdent du point de vue qui a présidé à sa constitution, et de la pratique interprétative qui qualifie les différences.

Le point de vue comparatif des sciences de la culture conduit à ne définir l'identité que comme *spécificité*. Entre des spécificités, il n'y a point de contradiction, mais seulement des différences. On peut établir entre elles une égale distance critique, alors que les identités tendent à s'affirmer comme des tautologies narcissiques. Même dans le cas de l'identité personnelle, la volonté identitaire reste une aliénation, car le Moi n'a pas de centre et ne peut en être un : il se construit en effet dans des pratiques, donc en relation avec des objets et des personnes.

Depuis les Lumières, on a pris conscience de l'existence d'une culture mondiale, non seulement pour les arts, mais pour les sciences, et la linguistique comparée, l'anthropologie scientifique et les autres sciences sociales se constituent alors. Le cosmopolitisme, les projets de paix universelle, la définition et la légitimation des droits humains font partie de l'universalisme rationnel et raisonnable exécuté traditionnellement par les nationalismes et renforcé aujourd'hui par les mouvements identitaires de « gauche » comme de droite extrême.

Être cultivé, c'est ne pas en rester à sa culture, dépasser les préjugés d'appartenance pour gagner en autonomie de pensée. Une culture ne peut s'élaborer et se comprendre que dans le corpus des autres cultures, d'autant plus qu'elles s'empruntent et se recontextualisent continuellement dans le temps historique comme dans l'espace mondial. Par exemple, le plurilinguisme conditionne non seulement la diffusion des œuvres littéraires par leurs traductions toujours recommencées, mais préside à leur élaboration même comme l'attestent aussi bien les brouillons des écrivains que leurs allusions et références.

La culture est à tous parce qu'elle n'appartient à personne, sauf à se réduire à de simples coutumes, voire à un conformisme imposé qui causa la catastrophe culturelle du totalitarisme. Les anti-Lumières ont prétendu réduire la culture à l'autocontemplation identitaire. La communautarisation de la culture conduit de fait à son extinction, comme on l'a vu avec les expériences totalitaires et les dominations djihadistes : ne restent que des chants militaires.

*

Heidegger attaquait Cassirer et le projet même des sciences de la culture, formulé d'abord dans le premier tome de la *Philosophie des formes symboliques* (1923) consacré au langage et à la linguistique historique et comparée⁸⁹. Quarante ans après, Derrida, dans *De la grammatologie*, s'attaque à Saussure pour les mêmes raisons : il s'agit de mettre à bas le structuralisme qui s'était montré, de Jakobson à Lévi-Strauss, capable de fonder méthodologiquement les sciences de la culture, à la suite de Humboldt, de Saussure, de Hjelmslev, mais aussi de Boas, de Propp et tant d'autres.

Les pouvoirs forts ont toujours cherché à diminuer ou asservir les sciences de la culture. Pour en finir avec elles, les décideurs à présent les jugent trop complexes, trop critiques, trop objectives, pas assez sociétales.

⁸⁹ Comme l'a montré Emmanuel Faye, Heidegger propose même dès la première page de *Sein und Zeit* (1927) une réécriture antinomique de la première page du premier tome de la *Philosophie des formes symboliques*.

Cependant, il n'est plus une tyrannie qui ne tienne un langage décolonial, du Venezuela à Cuba, du Soudan au Zimbabwe, de l'Iran et de la Turquie⁹⁰ à la Corée du Nord. Même le Qatar ne cesse de dénoncer l'Occident par le biais d'*Al-Jazeera*, tout en y investissant massivement. La tirade postcoloniale la plus émouvante fut celle de Hissène Habré, dénonçant le complot occidental devant le tribunal purement africain qui venait de le condamner pour crimes contre l'humanité.

Dès 2015, l'actuel ministre indien de la culture, Mahesh Sharma, avait prévenu : « Nous purifions tous les domaines du discours public qui ont été occidentalisés »⁹¹. Ce processus se poursuit sous nos yeux, mais en Occident, pour autant que cette notion douteuse ait encore un sens.

On sait qu'Edward Saïd reste avec Michel Foucault un des auteurs tutélaires revendiqués par les auteurs décoloniaux. Cependant, il s'est opposé à une vision identitaire de la culture, selon laquelle elle serait « ce qui fait la différence entre “eux” et “nous”, presque toujours avec quelque xénophobie ». Inquiet des conséquences politiques de ceux qui se réclamaient de lui, il a sur la fin de sa vie mis en garde à propos de l'impérialisme : « le pire et le plus paradoxal de ses cadeaux a été de laisser croire aux peuples qu'ils étaient seulement, essentiellement, exclusivement des Blancs, des Noirs, des Occidentaux, des Orientaux. Les continuités persistantes sont indéniables : longues traditions, habitats prolongés, langues nationales, géographies culturelles. Mais il n'y a aucune raison, sauf la peur et le préjugé, de vouloir à toute force les maintenir séparées et distinctes, comme si c'était le fin mot de la vie humaine »⁹².

Ainsi, loin de lutter contre l'oppression, les études décoloniales la reconduisent tant par leur inanité scientifique que par leur agressivité académique encore couronnée de succès.

N.B. — J'ai plaisir à remercier à divers titres Pierre-Henri Ortiz et des membres de Vigilance Universités et du comité scientifique du Réseau de Recherche sur l'Antisémitisme (RRA).

⁹⁰ Cf. Ibrahim Kalin, porte-parole et proche conseiller du président turc, mécontent d'une couverture d'hebdomadaire, déclarait récemment : « La France [...] a colonisé de nombreux pays africains comme l'Algérie et le Maroc, qui a massacré des milliers de personnes, pratiqué le commerce des esclaves et qui a regardé le génocide au Rwanda. »

⁹¹ « Inde. Les intellectuels, victimes de la haine nationaliste », *Le Monde*, 22-23 mars 2020.

⁹² Edward W. Saïd, *Culture et Impérialisme* (traduction de *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books, 1993) Paris, Fayard-Le Monde Diplomatique 2000, p. 464. Dans sa postface de 1994 à *L'Orientalisme* (1978 ; Paris, Seuil, 2005 pour l'édition définitive), Edward Saïd avait également dénoncé les récupérations islamistes de son propos.